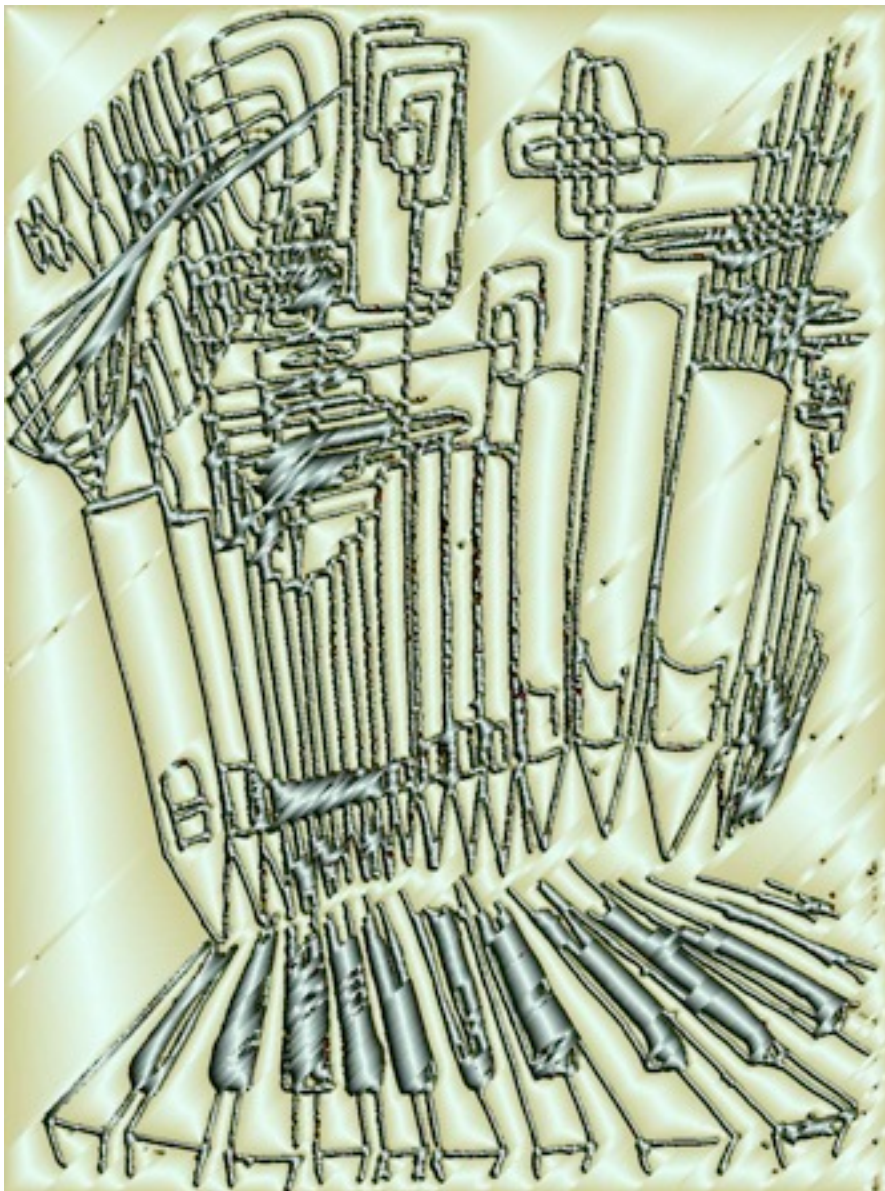


Nouvelles pérégrines

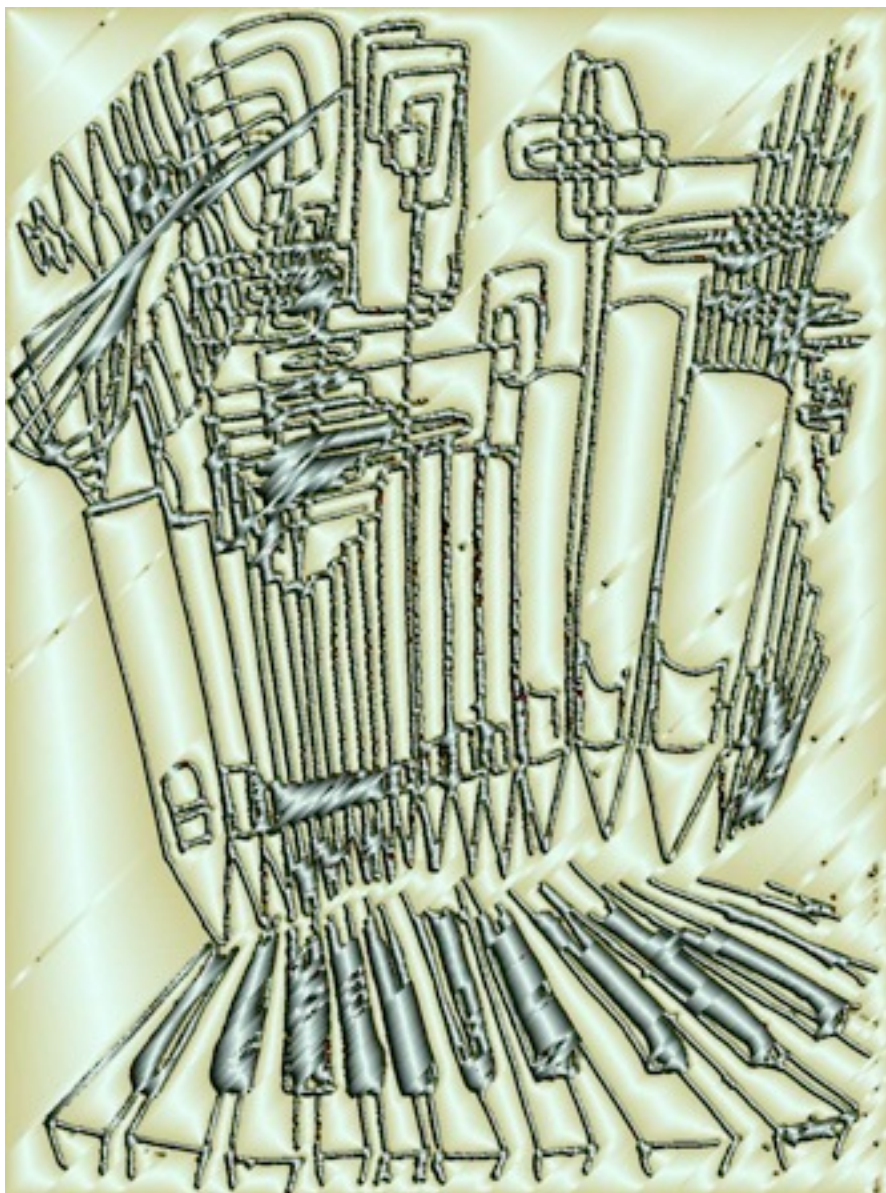
Comme le titre l'indique....



Rubens TIA

Nouvelles pérégrines

Comme le titre l'indique....



Rubens TIA

Sommaire



1.	<i>Le pin de Georges</i>	5
2.	<i>La fleur de l'autre côté du fleuve</i>	7
3.	<i>La page blanche</i>	14
4.	<i>La rose noire</i>	15
5.	<i>En l'air</i>	18
6.	<i>Une histoire d'îles</i>	19
7.	<i>Au loin, une fenêtre grince...</i>	21
8.	<i>Quand les trains n'avaient pas de nom</i>	28
9.	<i>Mythobiographie</i>	31
10.	<i>Le miroir à deux faces.</i>	34
11.	<i>Hilda</i>	36
12.	<i>La Buick</i>	38
13.	<i>Le temple de Diane</i>	41
14.	<i>Méditation à la recherche de ma voix, la nuit, dans la salle à manger déserte</i>	46
15.	<i>La disparition de l'image</i>	48
16.	<i>Le grand voyage</i>	53
17.	<i>Le Vieux Port</i>	55
18.	<i>L'éléphant de jade</i>	57
19.	<i>Les impôts de Rabelais</i>	58
20.	<i>Action héroïque</i>	63
21.	<i>Où un gars qui connaît pas devient un gars qui connaît.</i>	65

22.	<i>Les quinze kilomètres d'Emile</i>	71
23.	<i>Trottinade parisienne</i>	73
24.	<i>Cyclade sur Lubéron</i>	77
25.	<i>Trafic</i>	80
26.	<i>La comète occitane</i>	82
27.	<i>Musique pour 33</i>	87
28.	<i>Sonomime</i>	93
29.	<i>Mon royaume pour du détail !</i>	96
30.	<i>Maria</i>	99
31.	<i>Brouillard</i>	104
32.	<i>Pompe à m...</i>	108
33.	<i>La begudo lipeto</i>	110
34.	<i>L'arbre</i>	112
35.	<i>Retour</i>	116



1. Le pin de Georges

Si seulement l'on pouvait vivre ainsi !...

Peu importe !



J'avais trouvé un arbre. Ses racines se montraient comme les doigts d'une immense main qui enserrait le rocher, à vingt mètres au-dessus de l'eau. L'arbre s'accrochait à la vie. Immuable, l'été, il s'offrait au soleil, dans la sécheresse de la falaise. L'hiver sa chevelure ondulait furieusement au-dessus de l'écume des tempêtes.

Dans mon rêve, j'étais l'arbre.

Et je refusais l'attente des jours les uns derrière les autres.

Un jour, des hommes arrivèrent avec un camion et une grue. Ils m'emportèrent, par le haut, moi et mon bloc de pierre. Mes racines furent entièrement mises à nues,

dans une indécence que pas un des hommes n'avait soupçonnée. Seul le chef avait prévu qu'au fond du camion un tas de sable et de terre mélangés, à peine humide, vint panser les plaies à vif.

Pendant le voyage, l'espace de quelques jours, trop courts, j'entrevis des bouts de monde, tout au long de la route. Quelquefois, à l'heure du repas, en face du camion immobile, un couple s'arrêtait, qui me fixait. On devinait un dialogue, sans en être certain. Une fois, j'en saisis une bribe. La femme disait à

l'homme, avec tristesse: "Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transporte". L'homme répondit que seules les idées étaient intéressantes à transporter. Je ne sus s'il fallait rire qu'on puisse me réduire à une idée d'arbre ou pleurer en pensant qu'on aurait pu me laisser sur ma falaise, en ne prenant de moi qu'une photo, un souvenir qui eût pu vivre plus loin et plus longtemps que moi.

On me déchargea dans la nuit. Ma place était réservée. On aurait pu me mettre à dominer la piscine, à ombrager les riches et belles baigneuses. J'aurais vite détesté cette situation de frustration perpétuelle, soumis aux babils tièdes servis par ces corps inutiles, à cette agitation et à ces rires programmés.

Heureusement, on me mit à babord, au pont supérieur, dominant la mer, dans une falaise de métal qui ressemblait, un peu, à ma falaise natale.



R. Tía

2. La fleur de l'autre côté du fleuve



”Un jour, quelqu’un, parmi ceux qui transformaient les pétales des fleurs, rapporta qu’on avait vu en grand nombre, de l’autre côté du fleuve, une espèce très rare et doublement utile. Non seulement, cette fleur avait des pétales aux mêmes propriétés que celle des arbres à fleurs bleue, mais encore, aux dires du second alchimiste, elle contenait une molécule particulièrement

utile contre la migraine pendulaire.

On manda donc les plus grand experts du califat afin qu’ils débattirent de l’opportunité de s’intéresser au problème.

Ceux-ci, qui n’y connaissaient rien en fleurs, ni en pétales, ni en migraine pendulaire, conclurent un peu vite qu’il était grand temps de surseoir, au grand dam des scribes officiels, fâcheusement obligés d’écrire un nombre toujours plus grand de décrets avec une encre à décret de plus en plus rare. L’exploitation trop intense des arbres à feuilles bleues avait raréfié celles-ci en tarissant du même coup l’encre que l’on tirait de la transformation des pétales, seule autorisée pour l’écriture des décrets. En particulier, le livre des deux cent douze décrets promulgués pour réduire les méfaits de la migraine pendulaire se voyait repoussé de quelques années.

Cependant, quelque mois plus tard, cette migraine pendulaire était devenu le sujet d’une conversation obsessionnelle chez tous les sujets du califat. Les vizirs et toute leur cohorte de hauts fonctionnaires en subissaient eux-mêmes les assauts. Il devenait

outrageant pour eux, que même les riches se voient obligés de souffrir autant que le petit peuple.

Un jour, à l'heure du thé, dans la salle du narguilé du vingt sixième couloir, la conversation revint une nouvelle fois sur la pénurie de pétales. Le vizir des fenêtres et charpentes, cousin d'un des plus grands batisseurs du califat, plaïda cette noble cause, rappela l'urgence face à une forme mutante de migraine et fit si bien que le vizir de la scription publique pût en parler avec force détails et termes savants au questeur du calife avec qui il dînait le soir même.

Le lendemain, il revint, se rengorgeant de l'assentiment qu'il avait pu pressentir chez le questeur quant à l'opportunité de la conquête de ces fleurs rares. Il faut dire que le questeur s'était prudemment abstenu d'étaler les affaires privées qu'il entretenait avec le deuxième batisseur du califat. Il lui convenait tout à fait que cette entreprise se fasse pourvu qu'elle soit initiée par un autre.

On étudia d'abord l'opportunité de cette conquête. Une armée de cinquante janissaires penseurs fût dépêchée à cette tâche. On attendit, pour proposer le parchemin final, l'occasion des rencontres annuelles des savants du califat, dans le merveilleux site de la Vallée Cramoisie. Chaque année, le calife prenait plaisir à se montrer au cours des trois jours de débats onctueux qui se terminaient par la traditionnelle promenade aux lampions, en barque. Le parchemin était si bien fait, si agréablement illustré, et si bien proposé, que le calife en fit aussi sa conquête.

Par précaution, et par peur que quelqu'un pût dire que le projet avait été mal mené, on instaura le métier de comptife, dont le rôle était de mettre au point toutes sortes de formules, inscrites bien sûr sur autant de formulaires, comptables de l'étude et de la fabrication de l'ouvrage selon les rites prescrits par eux. On espérait ainsi, qu'à l'aide de ces formules incantatoires, on conjura tout mauvais sort.

C'est ainsi que pas moins de mille et trente deux scribes, lustriniers, revizors, savants, sous-vizirs et vizirs se virent convoqués et reconvoqués afin que chacun puisse donner un avis et que chaque décision soit le fruit d'une intense réflexion et d'un suprême consensus.

Les architectes les plus prestigieux se pressèrent alors pour associer leur nom, jurant leurs grands dieux que, s'il le fallait, leur service serait gratuit. Rien n'y fit, les scribes opposèrent la loi, les comptifes distribuèrent leur formulaires de salutaire concurrence, et bien évidemment, les deux plus grands bâtisseurs du califat se partagèrent le travail.

Enfin un pont fut construit, bel ouvrage en vérité, large, majestueux. On s'enquit, du fait qu'enfin les vizirs pouvaient aller jusqu'à l'autre côté du fleuve, de ce qu'il faudrait faire pour aller jusqu'au champ des fleurs aux mille pétales. L'affaire n'était pas si simple. Il fallait traverser une sorte de marécage sur lequel il était



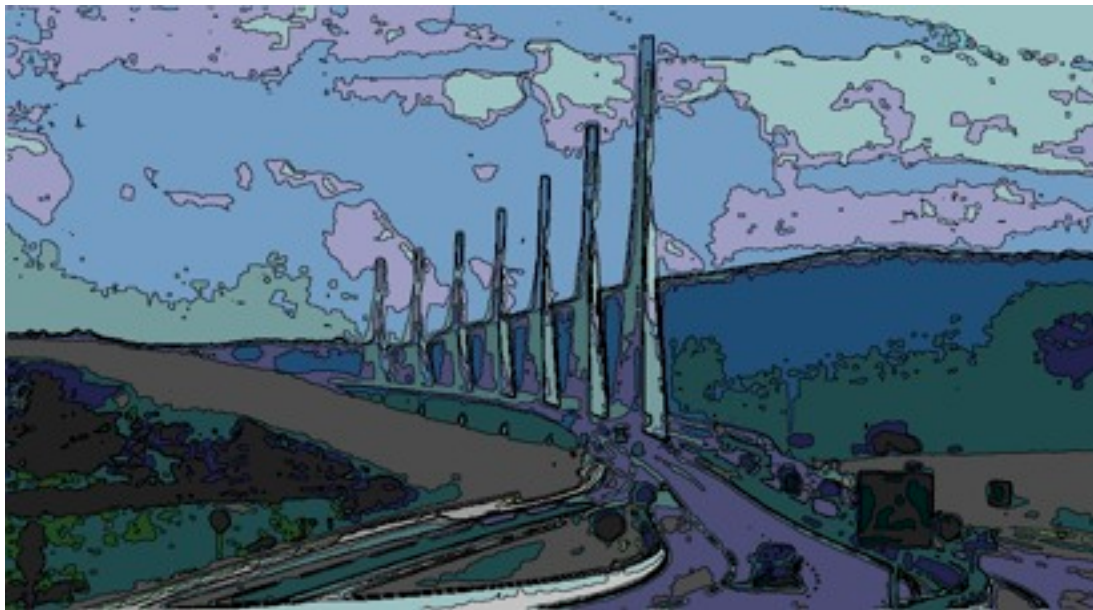
impensable d'appuyer une route. On pensa bien à un nouveau pont, qui s'appuierait sur le précédent et partirait comme un viaduc dont les piles ne seraient pas des pieux profondément enfonçés sous le marécage, mais au contraire d'immenses conques imperméables qui flotteraient comme des bateaux immobiles dont les mats seraient les piles.

Finalement, on opta pour une sorte d'embarcation à chenilles, dont le principe et les dessins firent le bonheur des gazettiers qui, eux aussi, avaient transformés cette conquête bureaucratique - car il s'agissait bien de l'encre à décrets - en une conquête populaire.

L'engin à chenille fût conçu. Dès les premiers essais, on s'aperçut qu'il ne pourrait prendre le virage d'accès au pont. Le calife, en l'apprenant, eut un accès logique de mauvaise humeur, mais signa la dépense exceptionnelle nécessaire à l'agrandissement de l'entrée du pont. Il eut un deuxième accès de colère quand on vint lui dire que l'agrandissement du pont obligeait à refaire toute l'assise de la rive nord.

Cette fois-ci, les architectes annoncèrent que les tarifs qu'ils avaient consentis jusqu'à présent ne pouvaient s'appliquer à cette évolution. Les batisseurs, qui avaient pensé que la construction de la route au-delà du pont leur reviendrait de plein droit, s'estimaient un peu floués et entendaient que ce nouveau travail atténue leur manque à gagner. Le petit peuple commençait à ricaner.

Enfin on pût assister à l'entrée de l'engin dans le marécage, comme on assiste au lancement d'un bateau hors du chantier naval. Ce fut plus spectaculaire que concluant. L'engin penchait dangereusement et avançait en crabe à une vitesse désespérante. Il lui fallut plus de deux heures pour décrire un large cercle qui lui permit de revenir sur le pont pour être remis aux mains des inventeurs. Il fallut encore plusieurs mois pour que l'ensemble fasse presque bonne figure. On en profita pour construire un second marécageur, comme on l'avait baptisé, arguant que le rendement d'un tel mode de transport serait trop faible et que les savants du califat pourraient en avoir besoin pour mieux étudier le marécage.



Quand enfin on fut assuré que les deux marécageurs pourraient atteindre sans encombre l'eldorado, les vizirs firent organiser un grand forum sur un mont proche émergeant du marécage, afin que chacun de leurs invités puissent d'une part s'enorgueillir d'avoir pris les premiers ce nouveau mode de transport et d'autre part, deviner au loin la floraison, à l'aide de puissantes lunettes télescopiques fabriquées spécialement et à grand frais pour l'occasion.

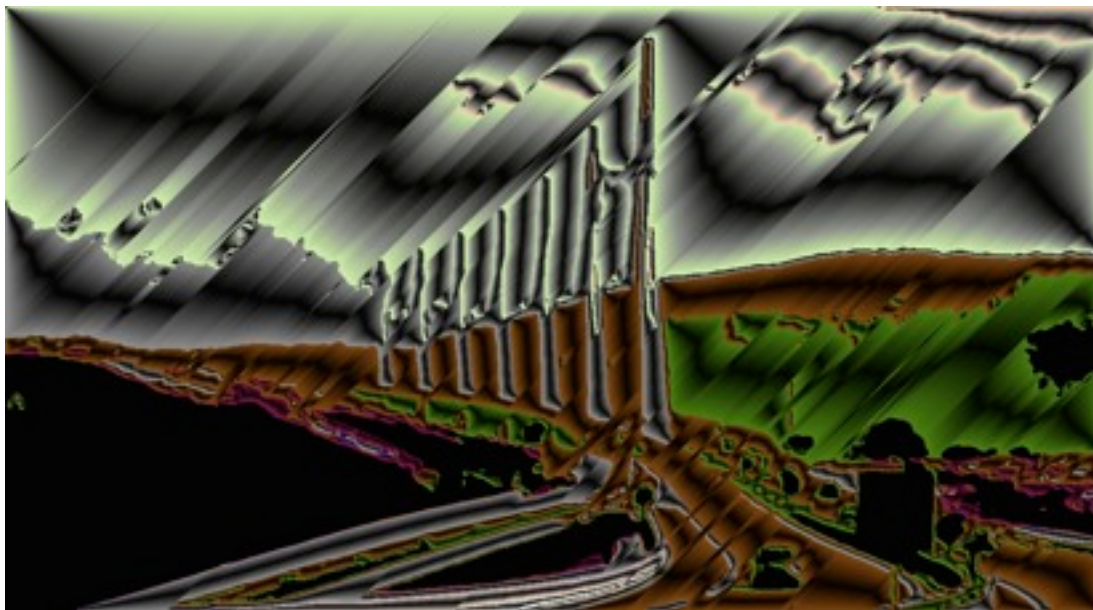
Chacun congratulait chacun, quand le vizir des chemins et charpentes, rivant une nouvelle fois son oeil à la lunette, poussa une exclamation, que brusquement il étouffa. Qu'avait-il vu, pourquoi faisait-il semblant de ne rien avoir vu ?

Il avait très vite jugé plus prudent de ne pas ébruiter sa vision, tant la révélation risquait de plonger le forum dans la suspicion, peut être même dans la dérision. Il espéra être le seul à avoir vu. Il imagina qu'après le forum, il serait toujours temps d'aviser, de prendre quelque secrète décision qui évitât à tous les vizirs de l'affaire l'opprobe des uns et le mépris des autres.

De son air le plus naturel, il ramassa un grain de sable qu'habilement il fit glisser dans le mécanisme de la lunette qui se bloqua alors tournée vers un petit coin de champ sans importance.

Puis, il fit en sorte que l'on se hâta de finir la journée, prétextant qu'il fallait, avant la nuit, mettre en place le système de sécurité contre les vandales et les voleurs.

Le lendemain, le vingt sixième couloir avait des allures de société secrète. Le vizir des chemins et charpentes avait réussi à faire venir, en passant par les caves, le vizir de la scription publique, le maître flagellan et le questeur du calife. Il expliqua alors qu'il avait vu dans ce champ toujours inaccessible, un homme à vélo. Oui! Un homme à vélo, qu'il avait vu avec un grand panier plein de fleurs. Alors, il avait pensé qu'on ne pouvait certainement pas ébruiter une telle nouvelle, sans que le peuple se demanda pourquoi tant d'argent avait été dépensé pour aller jusqu'à ce champ, puisque déjà l'on pouvait s'y rendre à vélo.



Chacun pris sa mine la plus sérieuse, se doutant bien que les doigts accusateurs pourraient bien vite se retourner contre leur propriétaire. On chercha un bouc émissaire pratique et sans danger, on évoqua avec frisson une enquête officielle, on parla d'enquête officieuse, on préféra l'investigation discrète.

Trois jours plus tard, on retrouva enfin le brave homme et son vélo, obscur tamponneur de troisième catégorie au bureau des

floraisons des chemins de marais, qu'on enferma en grand secret. Le questeur lui-même se déplaça pour lui demander comment il se faisait que, connaissant les grands travaux, il n'avait pas fait part de son savoir. Le tamponneur répondit qu'il aurait bien voulu, mais que le sous-vizir de son vizir lui avait dit que le vizir était déjà au courant.

On contacta le vizir de troisième rang, qui confirma que voici quatre ans passés, il avait fait un rapport détaillé au vizir de second rang, qui lui-même avait ordonné une enquête.... On voulut contacter le vizir, mais celui-ci avait entre-temps été promu vizir des baïonnettes. On fût alors dans l'obligation de conclure que ce vizir avait sans doute bien fait son travail et que personne ne pouvait y être pour quelque chose dans cette si coûteuse méconnaissance.

Bien sûr, on supprima la charge du ramassage des fleurs à vélo, on éleva un tertre qui supprima l'accès au chemin et l'on accueillit en grande pompe le premier chargement de fleurs aux mille pétales, annonciateur de la prochaine fin de l'épidémie de migraine pendulaire.

R.Tia



3. La page blanche



La page blanche n'avait pas été blanche très longtemps. Une larme y était d'abord tombée. La feuille avait failli être déchirée, mais il avait suffi qu'en quelques minutes la chaleur du soir sécha le chagrin pour que cette hypothèse soit écartée. La trace de cette larme devait rester, message codé du langage de ceux qui s'aiment, ou ne s'aiment plus. Petit coin de papier un peu gondolé, légère auréole, qui à elle seule pouvait suffire au destinataire de la lettre.

Mais on sentait bien que la main armée d'une plume ne pourrait hésiter bien longtemps à s'en tenir à ce message trop laconique. Il fallait, inévitablement, irrésistiblement qu'on en vînt à un langage plus conventionnel, quelque chose d'écrit, que l'on puisse lire mot pour mot, estompant ainsi l'infime particule d'ambiguïté, d'interrogation, que la seule larme aurait pu laisser s'installer.

Le premier mot écrit fut le dernier: la signature, en bas. Il fallut encore longtemps pour que ce dernier mot ne soit que le dernier de la page, mais non plus le seul. Alors tout d'un coup la feuille blanche, de presque blême, devint presque noire, d'une avalanche de mots gravés sans une hésitation, sans un regret, qui bientôt recouvrit jusqu'à la signature et jusqu'à la mémoire même de la larme.

R. Tía

4. La rose noire



Le jardin n'était en vérité pas très grand, mais, comme à chaque pas la perspective changeait, on avait l'impression d'être là dans un immense parc.

Edouard n'avait pas dix ans. Il n'avait pas encore commencé à grandir et ses yeux d'enfant lui faisait confondre les grands massifs floraux avec des bosquets. Dès la rentrée de l'école, chaque jour, il aimait à se plonger dans le labyrinthe à la recherche d'André, le jardinier. D'abord au sud, le bosquet de mimosas, des fois que les premiers boutons sortent pour annoncer la fin de l'hiver, puis l'énorme magnolia. Il se souvenait de la première fleur qu'on lui avait offerte. C'était André qui lui avait cueillie. Edouard l'avait emportée comme un précieux trésor. Puis, au nord, les hortensias de toutes les couleurs. Une fierté qu'il partageait avec le jardinier. C'était lui qui avait cassé l'ardoise en petits morceaux qu'il fallait mélanger à la terre pour que les grosses fleurs prennent cette teinte bleue. A l'est, le jardin à la française, où l'art d'André avait réussi à faire croire à un Versailles pour roi lilliputien, en soignant les massifs comme des bonzaï, parmi lesquels une haie de genévriers, que les parents d'Edouard avaient précisément fait planter à sa naissance, pour qu'il apprenne un jour que chaque homme est à la fois arbre et épines, portant des baies amères et liquoreuses.

En général, l'enfant trouvait son maître à jardiner dans la serre. Maître à jardiner, certes, maître à penser, maître à découvrir, maître à savoir sûrement. Les choses de la vie sont dans les jardins souvent plus que sur les places des marchés.

- Il suffit de savoir regarder et attendre, disait André

Ce jour-là, comme tous les vendredis, André n'était pas dans la serre. Il veillait en dehors, sur les roses le long du vieux puits. Taille, nutrition, greffes. Trop de soins presque.

Depuis toujours, le jardinier avait eu cette passion pour les fleurs de l'amour. Depuis qu'il travaillait dans ce jardin, il l'avait inondé de roses. Dans la serre, les plants les plus fragiles ; le long des murs moussus, se mariant avec le lierre parasite, les plus grosses qu'il appelait les mémères ; en massifs chatoyants que l'on découvrait plus loin du perron. A chaque éclosion d'une nouvelle espèce, André appelait Edouard pour lui montrer son nouvel enfant, paré d'une nouvelle couleur, d'une nouvelle fragilité. Il lui permettait alors de plier légèrement la tige, entre deux épines, afin d'en tester la robustesse. Et toujours, André ne manquait pas de dire :

- Celle-ci est belle, mais elle n'est pas noire !

Edouard avait appris que la rose noire devait être une chimère de prince. Mais comme aucun prince n'était jardinier...!

Cette obsession intriguait beaucoup Edouard, qui chaque fois avait du mal à s'endormir. Un soir, il lui vint l'idée qu'il n'avait jamais vu aucune fleur noire. Et son imagination refusait obstinément de lui en donner même une ébauche. Alors un jour, il alla cueillir une fleur blanche de magnolia, prit un pinceau et la peignit en noir. Il eut devant lui l'inimaginable. Une fleur de prince, toute de soie moirée, d'une fierté indicible. C'est ainsi qu'il comprit l'obsession d'André ; Et, dans son univers d'enfant, il résolut d'y satisfaire. A la nuit, il descendit à pas feutrés dans la serre, muni de son pinceau d'un



petit pot de peinture noire. Délicatement, pétale après pétale, il transforma une jeune rose en femme noble, insensée. Il fut content: il allait offrir l'impossible à son grand ami.

Le lendemain, alors que chaque jour il savait déjà se réveiller de bon matin, il dormait encore à poings fermés quand sa mère vint le tirer du sommeil.

- Tu sais, il y a eu un miracle, André attendait ça depuis longtemps. Il a trouvé deux roses noires ce matin dans la serre !

Encore tout engourdi de sommeil, il ne sut quoi penser, tant sa mère lui annonça cela doucement. Tout doucement, je vous dis !



R. Tía

5. En l'air

- Qui c'est ?

- Je vends des nuages

- Comment ?

- Oui, si des fois vous manquez d'un nuage, j'en ai ici quelques échantillons, descendez donc !

- Ne vous moquez pas d'une vieille femme. Les nuages, je le sais, ne sont que de l'eau. J'en ai, moi aussi, qui coule de la montagne dans ma maison. Avec un peu de feu, je vous en fais quand vous voulez, moi, des nuages.

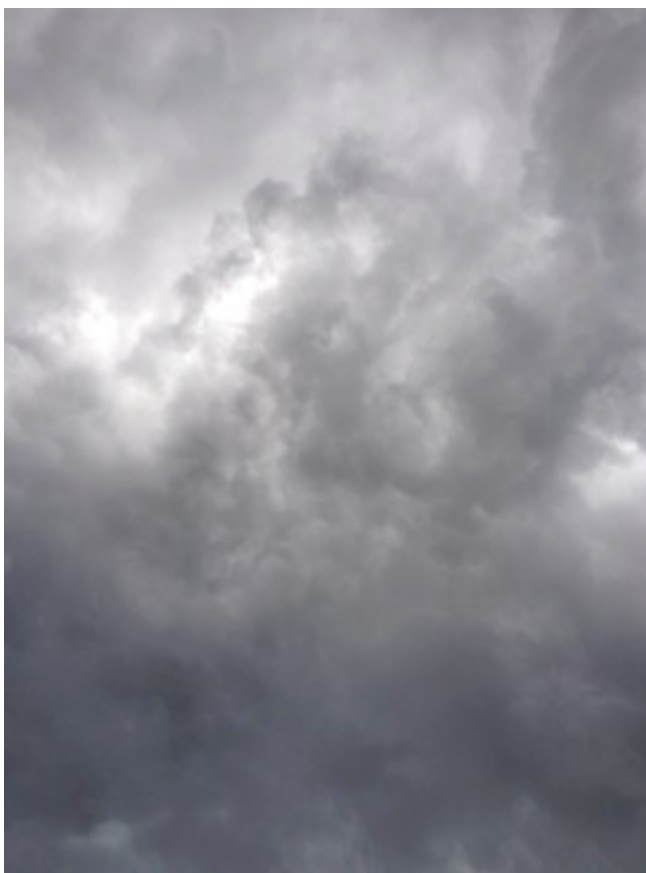
- Ne vous fâchez pas, la vieille. Dans ma besace, les nuages sont sages. Appelez-les, ils sont plus que de nobles fumées.

- Comment s'appellent-ils ?

- le plus jeune s'appelle Obet, son cadet, c'est Aymond et le plus vieux, c'est Ené.

- Quel est le plus blanc ?

- C'est celui qui sèche au soleil, avec le vent.



R. Tía

6. Une histoire d'îles

Il y a bien longtemps, dans la plus haute antiquité, les collines savaient se parler.

Quand l'une d'entre elles voulait dire à l'autre quelque chose, elle murmurait son message dans le vent du soir.

Quelque mulot, ou une hermine, parfois une vipère ou une araignée, entendait la plainte ou le soupir de contentement de ce bout de terre que chacun louait à l'année.

Alors chaque animal devenait le colporteur de la plainte, du soupir, ou de quelque histoire plus grave: la mort d'un arbre, un éboulement, que sais-je, tout ce qui peut arriver à une colline pendant sa longue vie.

Et chacun de ses habitants se sentait investi de propager l'histoire jusqu'à la colline voisine, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le canton sache la vie de tout le canton.

Bien sûr, dans les vallées, veillait un ruisseau, ou une rivière qui arrêtaît le messager et parfois le noyait. Mais le plus souvent, le message passait de branche en branche grâce à l'écureuil contrebandier ou à l'araignée d'eau. Ainsi, pendant longtemps, la vie continua.

Un jour, cependant, une des collines qui surplombait la mer, raconta que pour la première fois, les vagues avaient mouillé la futaie de chênes. Sur le moment, la colline avait cru à une simple colère de la mer. Mais d'année en année, la mer se fit plus pressante. Elle rugissait et disait: "C'est à moi, c'est à moi". Comme si quelque chose pouvait être à quelqu'un... Insidieusement, l'eau montait.

Bien plus tard, un fond de vallon fut humecté d'eau salée. Les deux collines s'en étonnèrent. Avec effroi, elles découvraient que

la mer avait maintenant gagné la gorge par où passait leur rivière. La rivière se sentit comme amputée. Les gorges fières n'étaient plus les siennes. Les collines, qui pourtant avaient de la mémoire, commencèrent à oublier leurs pieds verdoyants qui changeaient de couleur selon les saisons.

Un autre grand choc, ce fut l'année où la mer gagna le col qui joignaient deux collines. Elles se séparèrent à longs regrets, qui durèrent plusieurs centaines d'années, jusqu'à ce que le gué disparaisse le jour entier. Avant, bien sûr, on pouvait se rendre visite, à marée basse. Mais maintenant, il n'y a guère plus que la mouette pour porter les messages.

....C'est ainsi que la colline se fit île....



R. Tia

7. Au loin, une fenêtre grince...



[Version sonore sur Youtube](#)

Non loin, une fenêtre grince... Non, une fenêtre, ça ne grince pas. Une porte, oui, elle peut grincer. Un volet, ça claque, ça peut

aussi grincer, mais une fenêtre, ça ne grince pas, dans la chaude après-midi où le vent s'est assis. Non, le vent ne s'assied pas, il se lève, il ne sait pas faire autre chose, à part se calmer. Parfois, quand on se calme, on s'assied. Alors disons que le vent s'est assis. De temps à autre, il laisse échapper un soupir, en un tourbillon languissant, chargé de sable ou d'herbe sèche, comme dans les westerns sphagetties, léchant certain volet indolent, qui pourrait grincer, lui. Ce soupir là, celui du vent, ne va pas lécher les fenêtres, il n'en a pas la force, il n'a pas la force de monter sur l'appui, de chercher le recoin, il se déballonne devant la fenêtre hautaine.

Déduction : si la fenêtre grince, c'est que quelqu'un la fait grincer, l'ouvre ou la ferme précautionneusement, mot de vingt lettres, loin derrière anticonstitutionnellement, mais aussi long que l'administration française. Pour qu'une fenêtre grince, il faut qu'elle bouge doucement, doucement, comme de faire chanter un verre en cristal avec le doigt mouillé. Trop vite il se tait. Alors, cette fenêtre, on l'ouvre ou on la ferme.

On... l'indéfinissable on, qui ouvre à toute supposition, ici à toute angoisse, car le village est désert. Pas même une mouche. Une mouche signifierait du bétail, comme l'oiseau en pleine mer signifie

la côte prochaine. Pas de mouche, pas de bétail. Pas de bétail, pas de vie. Et pourtant une fenêtre grince... Admettons, le village est désert, le village dans le désert est désert, sans un bruit. C'est la nuit, parce que c'est la nuit seulement qu'un grincement de fenêtre peut s'affirmer en tant que grincement de fenêtre. On dit qu'il perce la nuit. Mais jamais personne n'a vu une nuit percée. C'est cela la nuit, on peut la percer mais jamais elle ne se perce. Sauf au point du jour, où elle se vide de son encre.

Alors l'incertitude de la nuit lève l'ancre... Le village dans la nuit est désert, et la fenêtre grince. Notez bien, l'article est maintenant défini. Tout à l'heure, c'était "une" fenêtre qui grinçait. Maintenant, c'est "la" fenêtre qui grince, passant de l'imparfait au présent. Une main, puisque c'est forcément quelqu'un, pousse ou tire cette fenêtre, doucement, avec une plainte à chaque millimètre déplacé, une plainte qui perce la nuit, par petites touches brèves. La main veut être discrète, mais, plus elle veut être discrète, plus elle perce la nuit. Dès que le grincement se déclenche, il s'arrête. C'est un grincement voué à l'arrêt éternel. Dès qu'il est là, qu'il apparaît, il est de trop. Mais il a eu lieu, on ne saurait plus le gommer. Il s'est échappé, on ne le rattrapera pas.

On ne rattrapera pas le grincement, mais l'oreille l'a attrapé. La main s'est arrêtée. Elle attend, elle attend qu'on l'oublie, que le léger grincement qui ne devait pas s'échapper, et qui cependant s'est échappé, se disperse dans la nuit qu'il a percée, qu'il aille rejoindre les étoiles pour n'être plus qu'une étoile sans bruit parmi toutes les autres. Alors la main recommence, à tirer ou à pousser la fenêtre, qui, de nouveau, lâche le début du commencement d'un grincement, qu'il faut impérativement arrêter, mais que l'on ne

ratrappera pas. On l'a arrêté
mais on ne l'attrapera pas.
C'est là le problème.

A chaque nouveau
grincement, l'angoisse a
monté d'un cran. L'oreille est
maintenant tendue, tendue
comme un arc. Le grincement,
immensément discret est



absolument attendu par l'oreille tendue, pendant que la main
tendue attend, attend que le grincement naissant n'aille rejoindre
l'infini des étoiles. L'oreille et la main sont maintenant reliées, du
non loin au non loin, puisque c'est non loin que la fenêtre grince,
non loin de la main qui tire la fenêtre, jusqu'à l'oreille qui se tend à
l'affût du prochain grincement. Non loin, cela veut dire près, mais
pas tout près. Quand on dit que cela n'est pas tout près, cela veut
dire que c'est plutôt loin. Mais ici, le grincement est seulement
près, pas trop près, qui serait quelque chose comme juste dans le
dos, ou juste derrière le coin de la rue. Non, la fenêtre, la main qui
pousse ou tire la fenêtre est quelque part entre le loin et le près.
L'oreille tendue devient inquiète.

L'inquiétude monte à chaque nouveau grincement. A chaque
nouveau grincement, l'oreille tendue a encore un peu de distance
devant elle, un peu de distance, c'est à dire un peu de temps : tant
que la fenêtre grince, temps que la fenêtre grince, millimètre par
millimètre, c'est qu'elle n'est pas suffisamment ouverte ou pas
suffisamment fermée, au gré de celui dont la main ouvre ou ferme
la fenêtre. L'oreille devient inquiète, inquiète de savoir si le dernier
grincement entendu est vraiment le dernier. Problème là encore :
un dernier grincement qui n'est pas le dernier. Tous les
grincements précédents ont été le dernier grincement, chacun à
leur tour. L'angoisse a le choix entre un dernier grincement

éphémère ou un dernier grincement définitif. En tous cas, plus le nombre de grincements s'accroît, plus le dernier grincement a des chances d'être définitif, d'être celui où la fenêtre sera suffisamment ouverte ou fermée au gré de celui qui la manipule.

Et plus on s'approche de la position définitive, plus la décision d'agir, de bondir pour être en vue de la fenêtre qui grince avant ce dernier grincement définitif, devient une décision à risque. C'est pour cela que la décision reste une demi-décision, une décision qui décide sans vraiment décider, parce que l'angoisse a rendu le grincement menaçant. Sans rien faire d'autre que d'être le dernier grincement, ce tout petit grincement, celui dont le bruit est fait pour se perdre dans le bruit des étoiles, cette nuit dans ce village désert du désert, ce tout petit dernier grincement qui n'est peut-être pas le dernier grincement est un grincement menaçant. L'oreille tendue ne sait pas depuis combien de temps elle est tendue, ni combien de grincements il y a eu avant que se tende l'oreille. Comment décider du seuil qui permet de décréter qu'il s'agit là d'un grincement qui ne sera plus un dernier grincement, mais un grincement en quantité indéfinie d'une fenêtre qu'on appelle maintenant "la" fenêtre. L'angoisse est là, quelque part



entre le fini et l'infini, où chaque nouveau dernier grincement rassure par le fait qu'il a eu lieu et qu'il n'est peut-être pas le dernier.

L'échelle des temps est-elle la même pour l'oreille tendue qui attend et pour la main qui doit laisser un petit bruit se faire oublier dans les étoiles. La main calcule pour l'oubli et l'oreille calcule pour l'être. L'être et le

néant pour une histoire de fenêtre qui grince. La philosophie vient au secours de l'angoisse, la raison peut encore prendre le dessus : si non loin une fenêtre grince et qu'elle grince par d'infimes grincements qui cherchent à se faire oublier, c'est que celui qui ouvre ou ferme cette fenêtre et pas une autre a lui aussi peur de quelque chose.

Angoisse contre angoisse, là, la partie est plus égale. La main se dit que dans le village désert du désert une oreille est là qui a peut-être détecté le grincement, qui reste elle-même silencieuse et immobile dans l'attente d'un nouvel indice. Alors, la main se fait hésitante. , elle décide de suspendre encore plus longtemps le nouveau grincement pour que l'oreille considère que la menace semble s'évanouir. Mais, plus le temps s'écoule entre le dernier grincement et le futur grincement, plus le futur grincement révélera la menace. L'oreille, qui, pendant un long moment, a pensé que l'embuscade est maintenant tendue, que la fenêtre est maintenant totalement ouverte ou totalement fermée, disposera alors d'un énorme indice. Le nouveau grincement sera la preuve que l'embuscade n'est pas encore tendue, et qu'il faudra forcément encore plusieurs grincements avant qu'elle le soit vraiment. La main, qui avait un coup d'avance, comprend qu'elle a fait une erreur, l'erreur de trop attendre pour fermer ou ouvrir la fenêtre d'un nouveau millimètre. Et l'oreille a compris que ce long silence signifie peut-être sa chance : si le dernier grincement est vraiment le dernier, alors l'embuscade est prête, la fenêtre est bien ouverte et l'affût bien organisé. La menace devient trop forte. La main est maintenant immobile face à son erreur. Elle réfléchit, elle sent une inquiétude monter, elle pense qu'il est maintenant trop tard, qu'un nouveau grincement si tardif percerait trop profondément la nuit profonde et qu'à coup sûr il faudrait alors longtemps pour que son bruit rejoigne le bruit des étoiles. La main se fait morte à chaque minute un peu plus. A chaque minute, un peu plus, elle comprend que son embuscade échoue, qu'elle ne peut plus arriver au bout

de ses préparatifs sans se dévoiler en tant qu'embuscade. Et rester embusquer sans embuscade devient inutile, pire, dangereux. Le chasseur devient chassé. L'oreille tendue attend. Elle n'entend que le bruit des étoiles, un bruit dérangeant, parce qu'il force à penser, à penser que l'autre, celui dont la main ouvrait ou fermait la fenêtre millimètre après millimètre attend lui aussi... ou bien n'attend peut-être plus, car il a compris que son embuscade n'est plus possible et qu'alors il lui faut battre en retraite. Mais alors, si la main bat retraite, que fait l'oreille à rester tendue, à attendre l'improbable infime grincement qui lèverait tous les doutes. Du coup, l'oreille comprend qu'alors tout ce temps à attendre est peut-être du temps qu'elle perd si l'autre a déjà commencé à battre en retraite, à fuir pour gagner du temps et reprendre l'avantage.

La main, elle, a choisi. Lentement, elle quitte la fenêtre qui ne grincera plus. Elle recule, centimètre par centimètre, tant il est difficile de se mouvoir dans le silence du bruit des étoiles sans trahir son départ par un bruit importun. Ce n'est plus la fenêtre qui peut grincer. Le plancher peut grincer, la porte de derrière peut grincer, à tâtons, le pied peut heurter, la main peut balayer le bibelot, le rat peut s'enfuir.

En face, non loin de la fenêtre qui grinçait, l'attente de l'oreille tendue est devenue intenable. L'oreille a compris qu'elle aussi devait battre en retraite maintenant, pour profiter d'un infime avantage.

L'infime avantage du bruit des étoiles, ce bruit que produit l'infime lueur des ombres de la nuit : dans les rues du village désert du désert, le noir est moins profond que ce noir qui règne à l'intérieur d'une maison. Si la main bat en retraite, elle ne peut le faire que centimètre après centimètre, tenacé dans un équilibre aveugle qu'il faut vaincre sur plusieurs mètres. L'oreille a l'avantage de la clarté de la nuit pour réagir plus vite, pour rattraper le temps perdu à

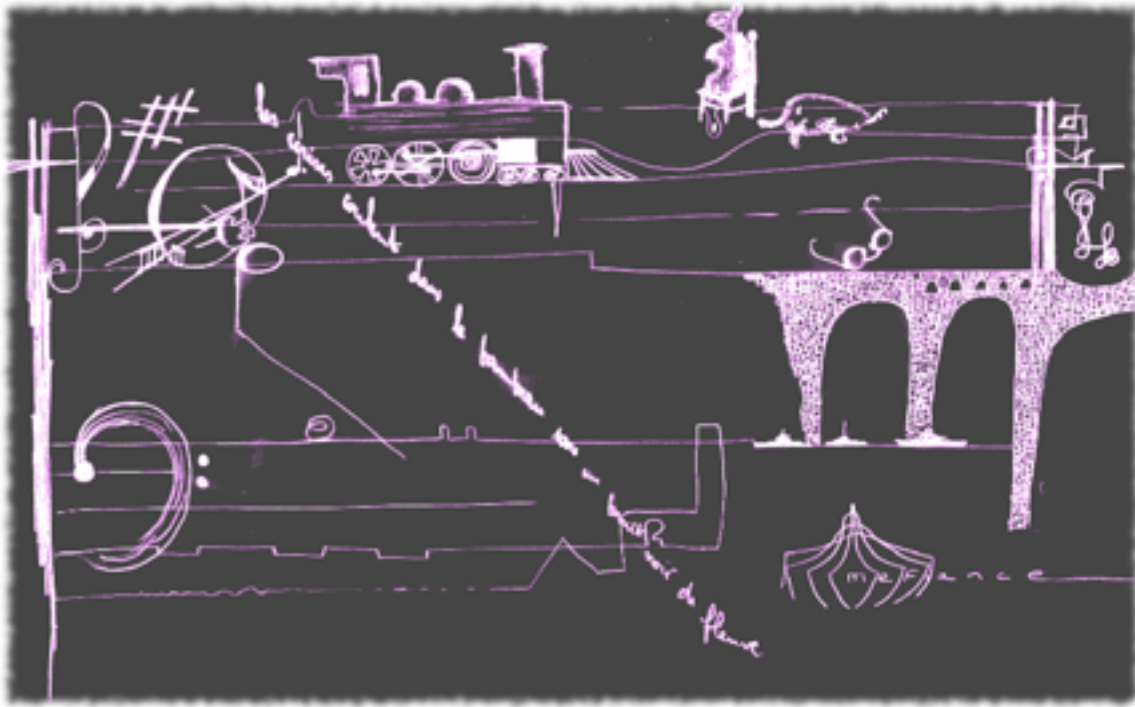
attendre trop longtemps un nouveau dernier grincement trop
longtemps différé.

Trop tard, non loin une portière claque...



Rubens Tía

8. Quand les trains n'avaient pas de nom



Fernande, de toute sa vie, n'avait pas eu une minute à elle. Des souvenirs, elle n'en avait guère, on ne se souvient pas quand on trime. La seule vision fugace qui lui restait lui venait de ses dix ans, quand son oncle l'avait installée sur le porte-bagage du vélo, un dimanche de mai. Ils avaient été jusqu'à la gare, voir les trains. La première fois, elle avait eu peur, face à cette immense locomotive qui fonçait vers elle, fumante de toutes ses ouïes, noire et luisante de suie, dans un halètement rythmé par les puissantes bielles qui bougeaient comme des bras monstrueux, machine inimaginable pour Fernande qui n'avait jamais quitté son faubourg.

Les trains suivants, elle avait dominé sa peur et chaque locomotive, chaque wagon, lui semblait magique. Existait-il donc un monde qui n'avait de nom, un monde d'où sortait le train, et des hommes et des femmes qui venaient de ce monde et d'autres hommes et

d'autres femmes qui montaient dans ce train vers un autre monde qui n'avait pas non plus de nom ?

Elle avait fini par questionner son oncle

"Comment ça s'appelle, là-bas où ils vont ?"

Alors son oncle lui avait montré le grand tableau des noms magiques: Clermond-Ferrand, Langogne, Vienne, Madrid.

"Voilà, ce soir ou demain ils seront là-bas"

Et Fernande s'était demandé combien belles pouvaient être ces villes pour qui l'on avait construit ces trains, des trains où l'on pouvait même dormir.

Elle garda pour elle le reste de la lecture du tableau, où d'autres noms magiques s'affichaient: Talgo, Orient-express, Cévenol...

Lorsque, sur le côté d'un somptueux wagon où les gens semblaient à table, servi par un cuisinier en grande toque blanche, elle déchiffra un des noms du tableau, elle comprit que les trains avaient un nom. Si l'on pouvait les nommer, c'est qu'on pouvait les dominer. Alors elle n'eut plus peur. C'est ainsi qu'elle commença à les aimer.

Elle ne revint à la gare qu'une seule fois, pour son voyage de nocces. Mais quand on est pauvre, le voyage de nocces s'arrête à la gare, et les pauvres regardent passer les rêves. Elle s'était souvenu du nom des trains, mais cette fois, sur le tableau, presque tous les noms des trains avaient disparu. Ce n'était plus que des numéros, une pauvre série de chiffres, avec parfois une lettre qui les égayait un peu.

Fernande s'était dit que les hommes devaient dominer un peu moins leur affaire.

"Un numéro, ça fait pas, chez les hommes". Dans son patois, c'était un reproche. "Mettez-voir un numéro sur homme, de quoi qu'il a l'air ?" Alors elle s'était prise de pitié pour ces trains. "Sûrement

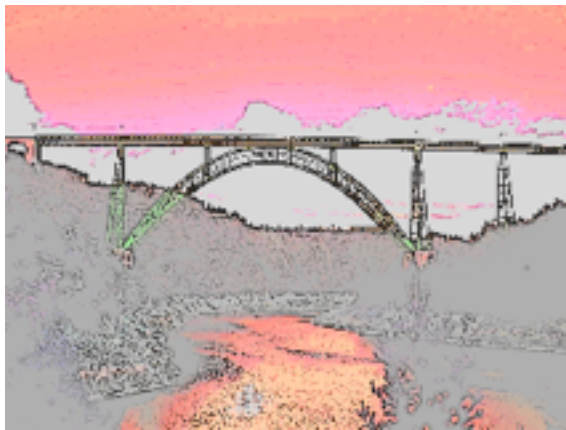
qu'on y mange plus comme avant, sûrement qu'on n'y dort plus dans un lit."

La vie de Fernande avait passé, dure, sans beaucoup de joie, mais dans la chaleur des pauvres. Elle avait oublié les trains.

Un jour, ses cheveux étaient blancs, le corps avait pris ses disgrâces, le mari était mort, les enfants avaient déjà leur vie, un jour, elle reçut une lettre, d'un notaire. L'oncle était mort et lui léguait quelques sous, beaucoup trop pour qu'elle sût qu'en faire. Alors elle se souvint des trains

Elle acheta une valise, la moins chère, mit ses souliers les plus solides et partit à la gare.

"Merci Tonton, je vais voir le monde, celui qui ne s'appelle pas"



Et pendant six mois, elle navigua de gare en gare, en faisant bien attention de monter dans un wagon...

seulement quand le train n'avait pas de nom.

R. Tía

9. Mythobiographie

Ma première vie, je ne l'aie pas connue. Peut-être que si, mais je ne m'en souviens pas. Dommage! Il y a tant de vies que j'aurais voulu vivre. Mais vivre, c'est une chose, se souvenir en est une autre, et l'on ne parle bien que de ce que l'on se souvient. Peut-être vaut-il mieux n'en rien savoir: étais-je vache sacrée ou cancrelat, paysan ou troubadour, peut-être. Sûrement Duc ou Prince, j'en sens vibrer les regrets.



Ma première vie, celle dont je me souviens, est déjà loin, loin là-bas, faite de rires, de cris et de larmes, comme celle de tous les enfants, qui se remplissent de la vie de leur parents. Une première vie, ça compte: les odeurs du passé, des parquets cirés et des cierges, une machine à coudre à pédale, les jalons de l'enfance, un pantalon, une bulle de champagne, les jours où la maison bruisse dès le matin du langage des frou-frou de fêtes, les jours sombres où l'on entend pleurer, les premiers mots qu'on déchiffre sur les publicités des magasins. Reproches et caresses, c'était ma première vie, une vie antérieure.

Ma deuxième vie, je ne suis plus sûr de l'avoir vécu. Quelques traces, photos, carnets de notes. Ai-je ou n'ai-je pas été, un pion parmi d'autres, un être parmi d'autres êtres. Ont-ils ou n'ont-ils pas été, ces autres êtres qui se promènent aujourd'hui comme des lueurs lointaines. Nostalgie ou non, peu importe, c'est là une autre vie antérieure.

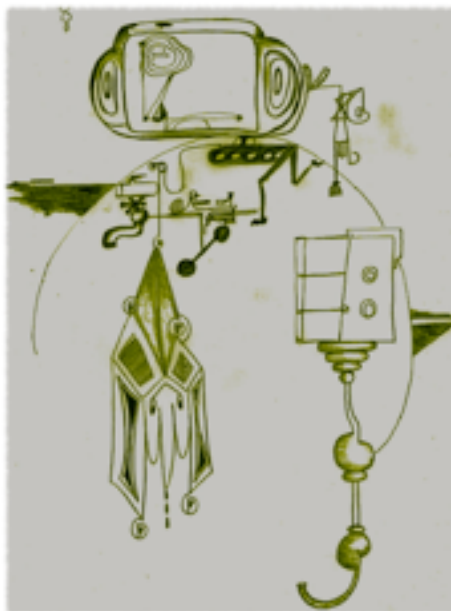
Peut-être avais-je été suffisamment sage? En tous cas, on m'a réincarné un peu plus près. Tiens, mai 68, l'avez-vous vu, cet étudiant rouquin, tâches de rousseur, non, pas Cohn-Bendit, un autre, grand, mince, humant la tièdure du printemps, les yeux lacrimogènes, insouciant et ouverts de plus en plus grands. Ça ce fut vraiment une réincarnation sympathique. Si un jour je me réincarne en cancrelat, j'espère que ma mémoire sera toute petite, pour ne pas me souvenir de cette vie-là. Ma vie de cancrelat n'en serait que trop triste.

Ma vie suivante, je n'ai pas vu un seul cancrelat, ni une seule vache, ni sacrée, ni non sacrée. On m'a carrément changé de planète: une vie rien qu'avec moi et moi, enfin presque, parce qu'une planète, malgré tout, ça n'est pas du néant, même si elle n'est que de glace. Simplement, on y voit moins de monde, ça ne marche pas pareil. Il n'y avait ni femme ni enfant. Alors une vie antérieure dans un monde qui ne se reproduit pas, n'est-ce pas une sorte de fenêtre sur l'éternité.

En fait, j'ai menti. Ces vies antérieures n'ont pas été les seules. Sans doute, dès l'enfance, avais-je mérité d'autres vies antérieures, mais sans doute pas suffisamment pour que certaines d'entre elles soient pleines et entières, avec un début et une fin. Mon karma avait trouvé une solution: il avait inventé des vies antérieures en pointillé. Un pointillé d'une vie et puis un pointillé d'une autre. Ça a quelque chose de sympathique, ces vies antérieures parallèles qui vont et qui viennent. Une vie de vache sacrée, ça n'est sûrement pas comme ça. On la vit toute entière, sa

vie de vache, doucement, avec indolence, mais entièrement, du début à la fin, sans entr'acte. Les vies antérieures en pointillé, c'est différent: un jour on est sportif, le lendemain poète, ou musicien, pas à moitié, à fond, comme dans une vie, mais juste une tranche à la fois.

Par exemple, Shiva m'a réincarné en Roi des Rois, au temps de la Grèce, l'autre Grèce, celle de la Belle Hélène, en Tsar de toutes les Russie. Mais là, quelque part, j'ai dû trop rire du destin, parce que, dans mon pointillé suivant, je me suis retrouvé seulement Grand Duc de Gérolstein. Je n'ai sans doute pas été un bon Grand Duc. Lao Tseu, pour me punir, m'a rétrogradé en Gouverneur des mousquetaires, des mousquetaires de couvent. Là, j'ai dû être frnagement mauvais. C'est Confucius qui m'a réincarné en patron fleuriste, le patron de Véronique. Ce qui n'aurait pas été si mal que ça si je ne m'étais appelé M. Coquenard. Alors, avec un nom pareil !



Passons, d'autres vies, j'en ai eu, mais cela serait trop long, et souvent de peu d'intérêt.

Ce que je n'ai pas dit, c'est qu'il me reste des vies postérieures. Là je pense pouvoir remonter la pente et reprendre au moins un titre d'empereur gentil, sans doute le premier que la terre connaîtra.

Ma prochaine vie, on me l'a plus ou moins fait comprendre, sera une vie féminine. Je n'y avais pas encore pensé. J'espère que les féministes auront fini de déblayer le terrain, parce que ça n'est pas toujours drôle d'être femme : regardez Lady Di !

R.Tía

10. Le miroir à deux faces.

C'était une grande ferme, organisée autour d'une cour carrée. Quatre longères, ainsi qu'on appelait ces longues bâtisses en granit, qui résistaient depuis des siècles autant aux furieux vents d'ouest qu'à toutes les invasions et révolutions. Aux vents du nord aussi, comme elle était bâtie, presque en haut d'un mamelon granitique. On y arrivait par deux chemins. De chacun des chemins, la bâtisse se devinait de loin. A l'inverse, quand on était à l'intérieur, aucune des fenêtres ne permettait de guetter les rares voyageurs. Les habitants du lieu avaient découvert ce qu'était



l'improviste. L'étranger de passage était toujours une surprise, là, tout d'un coup, au milieu de la cour. Même les chiens, même les oies, pourtant en charge du guet, ne commençaient leur sarabande que lorsque le voyageur posait sa main sur le puits dans la cour, à près de vingt pas du porche.

Un jour, le fils était parti. La guerre. Juste au moment où le père avait senti le besoin de passer la main. Chaque jour depuis lui devenait plus dur.

Au début, il avait pris l'habitude de sortir souvent sur le chemin, des fois qu'au loin il le verrait revenir, son fils. C'était plus fort que lui, il fallait qu'il sorte de plus en plus souvent.

A la Toussaint, un colporteur passa. A l'improviste. Il avait par hasard déjoué la veille du veilleur. Le père lui acheta un miroir, le plus grand. Il l'installa au porche, juste sous le toit. De cette façon, il pouvait voir le chemin, sans même sortir. Tout en cardant la laine,

il levait la tête et, là-bas, dans le miroir, le chemin se reflétait, trop vide, surtout le soir, quand le ciel encore clair au couchant, faisait sa tâche jaune au milieu du mur déjà sombre.

Et là, souvent, le soir, il pensait que le miroir lui mentait. Alors, avant la nuit, il sortait en pensant que c'est toujours le soir qu'on arrive. Mais le miroir ne lui mentait pas. Il ne lui mentait pas non plus au moment où il rentrait sous le porche. Là, c'était lui qu'il voyait, un peu plus vieux, un peu plus marqué chaque jour.

Un soir, il apostropha son image:

"Moi, je ne sais pas, mais toi, tu sais peut-être ? "

La figure du miroir s'anima, elle étendit le bras en direction du couchant. Alors, il se précipita sur le chemin, se fondit dans la nuit et marcha jusqu'au matin, puis ainsi pendant 7 jours. De traverser en traverser, de tristesse en abattement, il se retrouva sur le chemin de l'orient qui arrivait à la maison.

C'est là qu'il vit un homme, c'était son fils. Il était revenu depuis une semaine. De l'orient.

"Maudit miroir, tu m'as menti ! ". Le père n'avait cru que le reflet, celui qui remplace la gauche par la droite.



R. Tía

11. Hilda

Léon Froment était parti, ou, plutôt, elle l'avait chassé.

C'était intenable, depuis des mois, il se saoulait tous les soirs. Viloence, dialogue d'ivrogne. Il se levait de plus en plus tard et le travail restait en plan.

Au début, elle avait essayé de l'aider. Rien n'y fit.

Un jour de l'été, elle l'avait traité comme on peut traiter un ivrogne. Léon Froment eu thonte. Il s'en alla.

Alors, elle se mit elle-même au tracteur, aux vaches, aux cochons, aux chèvres, aux poules, aux canards, à la luzerne, au potager...

Ce fut quand la botteleuse dérailla, en début d'automne, que Maxime l'entendit, derrière la haie,

" Je n'y arriverai pas. Je crois que je n'y arriverai jamais !"

Pourquoi passait-il là, sur ce chemin, à ce moment? Même lui ne l'a jamais su. Il était là, et il avait entendu.

Hilda, il ne la connaissait guère. Il savait qu'elle était arrivé là vingt ans plus tôt, au sortir de la guerre, et qu'elle ne demandait rien à personne, sauf à Léon Froment, c't'ivrogne.



Maxime poussa la barrière et monta dans le champ. Hilda était assise par terre et pleurait sans bruit.

Quand elle le vit, là, qui venait vers elle, elle aurait voulu réagir. Elle n'en avait pas la force.

Maxime comprit vite. Une botteleuse qui déraile, quand on ne sait pas, on ne peut pas s'en sortir tout seul.

- Tire sur la barre, commande-t-il

Lui, il empoigna la chaîne d'une main et fit levier avec la pince. Il y eut un claquement.

Le soir, le champ affichait cinquante belles bottes de paille.

Maxime resta.

Aux premières gelées, toute la paille était dans la grange, les pommes de terre à l'abri.

L'hiver serait long, il pouvait commencer.



R. Tía

12. La Buick



La Buick, je l'avais achetée, ou on me l'avais donnée, je ne sais plus. J'avais hésité entre une Studebaker et une Buick, mais, comme c'était l'été, la décapotable avait décidé mon choix. Sans doute aussi, mon intérêt avait-il basculé plus pour la frime et les conquêtes faciles que pour les sensations d'une conduite sportive du coupé Studebaker.

La Buick, je l'avais d'abord menée sur des routes droites, seul, pour avoir cette impression d'un canapé, d'un sofa qui glisse avec mollesse sans se soucier du paysage. Après, je m'étais entraîné à la conduite d'une main. Facile ? Et bien ! Oui et non. Mon canapé est bien large pour les petites routes françaises, celles-là même qui sont propices à la romance, mais où l'angoisse monte à la vue de la camionnette d'en face qui prend déjà toute la place. Oser garder sa nonchalance, en parlant d'autre chose, frôler les tôles et flirter avec le fossé sous l'herbe mal tondue du bas coté.

En ville, c'était plus léger. J'avais repéré rapidement les itinéraires sûrs, larges sans excès, les sens uniques où l'on peut s'engouffrer lascivement avec cinq tours de volant, avec la paume de la main gauche bien sûr, dans la douceur de la direction assistée. J'avais aussi répété la meilleure manière de se garer avec brio face au bar des sports.

Là, surtout ne pas descendre de la Buick avant cinq minutes si l'on est seul, pour bien montrer que la radio est bonne, et au moins un quart d'heure, si l'on est accompagné, histoires d'attiser la curiosité des collègues.

L'été, c'est autre chose: sans capote, il n'y a même pas à descendre. La seule condition, c'est que la donzelle soit avec une amie, que vous aurez installée à l'arrière. Arrêté bien en vue du bistrot, vous n'avez plus qu'à faire rire la copine et vous verrez bientôt un, deux, trois bourdons venir butiner autour de vous.

J'avais un truc infallible :

"A l'arrêt, il fait tout de suite chaud, vous ne trouvez pas, les filles!"

Il suffisait qu'elles sortent l'éventail. Là, il y avait toujours un bourdon qui craquait quand je disais:

"Qu'est-ce que tu veux, une menthe ? Tu vois bien qu'elle veut une menthe!"

Alors, le bourdon traversait la rue. Il me restait à compléter la commande:

"Pour moi, tu peux me prendre un demi."

C'était quand mieux qu'une table en terrasse, ma Buick décapotable!

Ca a commencé à se gêner quand il a fallu aller à la plage. Les autres, avec leur bagnole d'occasion, les étroits chemins entre les dunes, c'était pas un problème. Je pense même qu'ils en rajoutaient, pour se venger. Une ou deux fois, il avait fallu appeler à l'aide. Et dans ce cas, les donzelles, longtemps avant la crise de nerfs, ça vit riant dans l'insouciance. J'ai toujours évité le pire, jusqu'au jour où j'avais à peu près maîtrisé le problème. Les chemins de sable se négocient tout entre douceur et brutalité, juste ce qu'il fallait pour que la Buick passe les endroits scabreux sans perdre son pot d'échappement ou sa peinture métallisée.

C'est là cependant que les choses ont une fin. Par défi, ou par lassitude – allez savoir – un jour, j'ai lancé la Buick sur un tas de sable.

Eh bien, le tas de sable, je l'ai loupé. C'était pourtant un gros tas, déversé là, juste au bord du port, par le bateau qu'on appelait alors un sablier. Je l'avais lancé trop fort, ma Buick: elle fendit l'air, frôla le tas et s'abîma dans le port.

J'ai pas pleuré, pour vis-à-vis des copains, mais, quand même, maman me l'avait offerte pour mes 11 ans, ma petite Dinky Toys.



R. Tía

13. Le temple de Diane

- 10 septembre, l'indic a dit le 10 septembre vers 3 heures de l'après-midi, au Jardin botanique de Belgique, à Meise, près de Bruxelles, au Temple de Diane.

Le patron, qui voulait toujours faire croire qu'il savait tout, ajouta que ce petit monument avait deux siècles, et qu'en dessous, il y avait l'ancienne cave à glace du château de Meise. Et que cette cave était un repère pour les chauve-souris. Après sa digression, il poursuivit :

- en face du Temple de Diane, s'ouvre une large allée. Il a dit que les gars qu'on recherchait feraient mine d'être des touristes et qu'ils pourraient alors se parler en déambulant. Vous verrez, les arbres qui bordent l'allée sont taillés à la française, en pyramide. On a vite fait de passer derrière et d'échapper à la surveillance. Surtout que les touristes sont souvent nombreux le mardi, c'est le conservateur qui me l'a dit.

- Donc, si on veut les garder à vue, il faut les empêcher de prendre cette allée. J'ai demandé qu'on monte une barrière qui interdise l'accès à l'allée. Pour que ce soit plus crédible, on amènera un compresseur pour faire croire qu'il y a des travaux.

- Si c'est un bon plan, les deux gonzes devraient tourner autour de la barrière un petit moment, jusqu'à ce qu'ils aient pu convenir d'une autre manière de se parler sans témoin. On fera tourner le compresseur jusqu'à temps qu'on ait repéré les deux faux touristes devant la barrière. A ce moment, un de chez nous en bleu de travail viendra arrêter le compresseur et lever le capot. Là, on aura planqué une caméra. J'espère qu'on aura les gonzes en gros plan. De toute façon, on les filera tous les deux dès qu'on les aura identifiés.

En fait, ça a foiré. Les touristes étaient nombreux. Beaucoup s'arrêtaient un moment pour regarder l'allée. A chaque fois, on s'apprêtait à couper le compresseur, mais le touriste repartait. On s'attendait vraiment à en voir deux qui se rejoignent par hasard en venant de directions différentes, mais les touristes étaient souvent seuls ou en couple. Bref, je vous passe la classe verte avec l'institut en pleurs devant la barrière, la palanquée de japonais, les vieux qui avaient sûrement l'habitude de passer par l'allée, l'autre avec son appareil photo, celui-là a fait une photo de l'allée et puis il a sorti la carte mémoire qu'il a mise dans sa poche et en a chargé une autre. Et puis il est parti vers le Temple de Diane. Après, il y a eu le gars qui voulait faire son numéro de statue immobile, complètement désorienté parce que c'était son allée, l'allée de sa statufication. On en a vu un autre arriver. Il s'est arrêté, il a vaguement regardé l'allée et puis il a rattaché son lacet. Après il est parti et on l'a perdu de vue.

Au bout d'une demie-heure, on commençait à douter. Un rendez-vous comme ça, c'est minuté. Ils nous ont peut-être repéré et du coup, ils ont annulé. Mais on était vraiment bien planqué. Alors, je pensais à rien et puis tout d'un coup, j'ai eu l'idée.

Évident mon cher Watson, on aurait dû y penser plus tôt. La carte mémoire du touriste, elle est allée dans la poche du pantalon. A tous les coups, la poche était percée. La carte est tombée dans l'herbe via la manche du pantalon. Une fois dans l'herbe, il a suffi au gars qui a refait son lacet de ramasser la carte. Ni vu, ni connu. On s'est fait avoir. Pas de pot, mais on l'avait bien cherché.

J'ai couru au Temple de Diane, des fois qu'un des deux y soit encore. Mais c'était vraiment trop tard.

On s'est fait crier. Le patron voulait nous virer. Il pensait même que maintenant, les gonzes savaient qu'ils étaient surveillés, et qu'il y avait une taupe quelque part dans leur business.

- Ca veut dire qu'on a pas affaire à des amateurs, a conclu le patron.

L'indic nous avait prévenu du rendez-vous, on avait loupé l'occasion. Heureusement, il restait un autre indice. Une histoire de tunnel en construction, mais rien de plus. En plus, à Marseille. Après les moules frites, la bouillabaisse. Sauf qu'à Marseille, des tunnels en construction, il n'y en a pas qu'un seul.

- Bon, vous allez faire la tournée des tunnels.

- Quoi faire dans un tunnel ?

Le patron nous regarda plutôt noir. Il pointa son doigt sur la porte, sans un mot.

On a pris le TGV, en seconde, pour nous punir.

Le premier tunnel, on y alla sans rien demander. On s'engagea mine de rien derrière un gars du chantier, mais on avait pas fait trois mètres qu'un vigile avec son chien vint nous agacer. Comme on ne voulait pas éveiller les soupçons, on a fait machine arrière. Au moins, on savait une chose, c'est que le tunnel était bien gardé. Ils faudrait que nos gonzes soient des habitués, sinon ils auraient du risque à entrer.

Au téléphone, le patron nous engueula une fois de plus. Puis il se souvint qu'il avait une copine qui travaillait aux Ponts et Chaussées, un tépéette, avait-il dit. Il nous rappellerait.

Deux jours plus tard, il nous rancarda devant le tunnel avec une fille genre mannequin qui présentait un casque jaune. Il m'avait dit : « Mets une cravate et prend un attaché-case. Tu diras que tu travailles pour Véritas et



que tu dois vérifier les extincteurs».

La fille est entré. Le chien a aboyé et puis il s'est tu. Elle est revenue et nous a fait signe de venir.

«Au pied ! ». Le chien s'est couché et puis il nous suivi sagement. Le patron nous avait dit :

- Tous les 250m, il y a une niche.

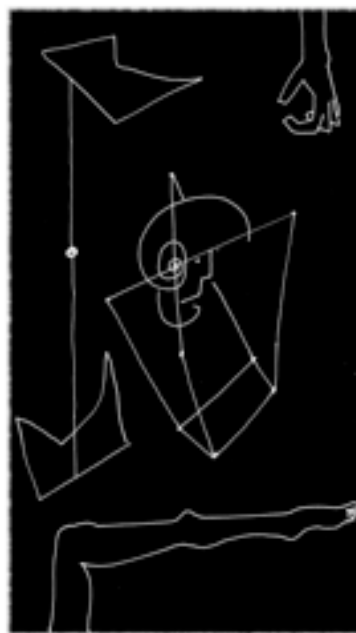
Une niche pour le chien ? Je ne comprenais pas bien, mais j'avais fait comme si c'était évident.

Dans chaque niche, vous décrochez l'extincteur et vous pétez une giclée, en disant qu'il est bien chargé. Le tunnel fait un kilomètre, ça fait 4 extincteurs à étudier dans chaque sens. Attention, quand vous décrochez l'extincteur, ça déclenche une alarme au Poste de Supervision. A coté de l'extincteur, il y a un interphone. Vous appelez, y a un gonze qui répond. La première vous dites que vous vérifiez les extincteurs et vous demandez si y a bien eu une alarme dans leur PC. Vous dites que vous allez faire pareil sur tous les autres. On pense qu'il y a une carte mémoire coincée derrière un des extincteurs. Dernière chose, vous désactivez vos portables en partant de Paris et vous n'appellez que d'une cabine.

Le patron n'avait pas prévu le gars avec le chien. Si quelqu'un avait planqué une bobine dans le tunnel, il fallait qu'il soit dans la combine. C'est pour ça qu'il nous serrait de si près. Alors j'ai eu une idée et j'ai dit à Fredo :

- Va déjà à la niche suivante, comme ça, on ira plus vite.

La fille acquiesca. Alors le gars au chien a suivi Frédo. Mais à mi-chemin, il s'est arrêté ne sachant lequel de nous deux il fallait surveiller. C'est



Fredo qui a touché le jackpot. La bobine était coincée derrière l'extincteur de la niche 12. Il l'a glissé dans sa poche et on a continué nos contrôles comme si de rien n'était.

On est sorti du tunnel, on a dit à la dame que c'était tout bon. Elle est remonté dans sa voiture orange et nous on filé, on a pris le bus pour St Charles. A la gare, on a appelé le patron d'une cabine.

- OK les gars, on se retrouve à Lyon.

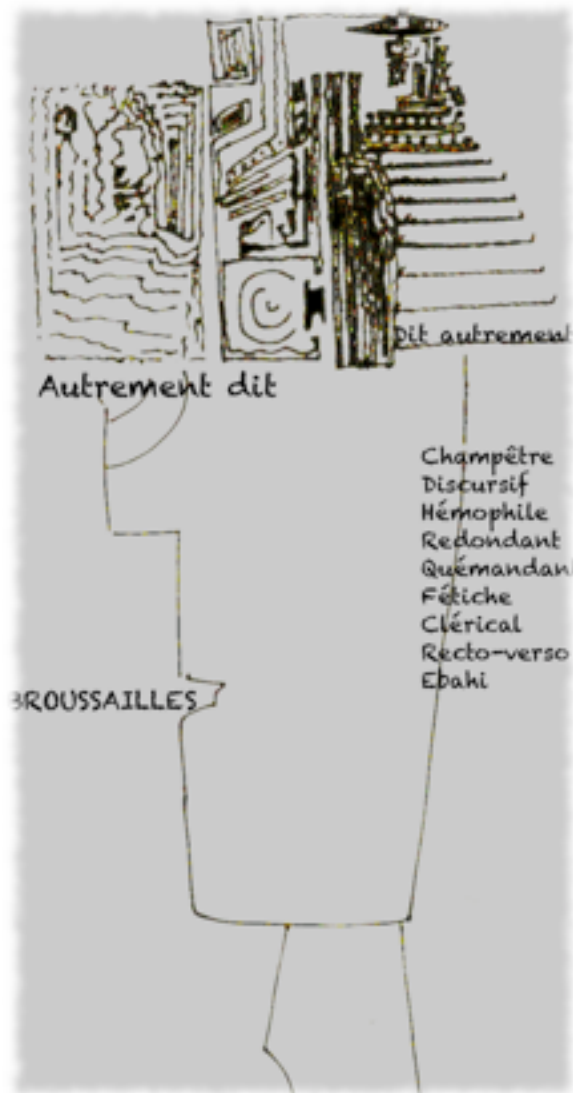
A Lyon, il avait une garçonnière à la Croix Rousse. On a donné la carte mémoire au patron. Il nous a dit qu'il nous retrouverait dans pas longtemps au Bouchon d'en bas

On a bien compris qu'il voulait les regarder tout seul les photos, sur sa tablette. Alors on a pris l'apéro et on l'a attendu.

On l'attend toujours.

R. Tía

14. Méditation à la recherche de ma voix, la nuit, dans la salle à manger déserte¹



J'avais trouvé le matin même un nouveau mantra : "Locdunini", qu'avec plaisir je répétais à voix haute dans chaque pièce de la maison. J'avais attendu avec impatience qu'il fût deux heures du matin pour m'aventurer dans la salle à manger. Je savais que le mantra y aurait un effet foudroyant, surtout prononcé face à la grande glace vénitienne, à la seule lueur crue d'une lampe électrique.

Dans ces heures de la nuit, où le vent se calme, avant même que les éboueurs ne sonnent matines, je voulais articuler le nouveau mot

magique, sans remuer les lèvres, en ventriloque, longtemps, si longtemps qu'en émergeant de mon état méditatif, je ne sache plus prononcer quoi que ce soit.

A 5h45, sans voix, à tâtons sur le tapis, désespérant de m'entendre parler à nouveau, je grattais le tapis avec la main, afin

¹ Titre inspiré de Jean Tardieu

de vérifier l'intégrité de mes sensations. Sous la touffe de poil que je venais d'arracher, je sentis quelque chose qui ressemblait à du braille. Avec peine, je déchiffrai le message suivant: "Apprend le langage des signes, et mange donc, puisque tu es dans la salle à manger". Je criai alors "J'ai faim!". J'avais retrouvé ma voix.



R. Tía

15. La disparition de l'image



C'était l'heure où les oiseaux sont bruyants. Mais, ce matin-là, Grégoire entendait les bruits de l'extérieur comme étouffés, comme si Eto Vilar avait profité de la nuit pour installer des doubles vitrages. Eto était capable de tout, avec un penchant pour les facéties surnaturelles, qui attiraient l'esprit cartésien de Grégoire. A chaque fois qu'il se sentait oppressé par la ville, il s'invitait chez son ami où il savait trouver

un autre monde. Par exemple, hier midi, quand Grégoire avait expliqué comment un astronaute sortait de la navette pour réparer un satellite, Eto avait dit:

- Oui, je sais, ils sont descendus en marche, et maintenant ils ont leur tombe dans le cimetière de l'univers.

Le soir, à la radio, ils apprirent l'accident que Eto Vilar avait prédit.

- Eto, comment as-tu su ?

Eto Vilar s'était contenté de sourire, puis de dire, comme souvent:

- Bonne nuit, monsieur $1+1=2$!

Ce matin, ces bruits étouffés, cet hier étrange, cette espèce d'incapacité de penser donnait à Grégoire un réveil pénible, de ceux qui surgissent justement le jour où il faut repartir.

En descendant de sa chambre, il trouva Eto étrangement affairé, et plus étrange encore, l'air absent. Car on ne peut être absent, quand on est affairé.

- Surtout, prends soin de toi. Et laisse-les dire !

C'était là un drôle et énigmatique "au-revoir".

Sur la route qui descendait de cette montagne reculée, il resta un moment avec cette dernière phrase: "Laisse-les dire !". En temps normal, en entendant Eto lui dire cela, il aurait réagi: une injonction comme celle-ci valait qu'on en connaisse le sujet. "Laisse-les dire...!"

En ville, malgré l'heure avancée, il lui sembla qu'on y voyait plus de monde que d'habitude sur les trottoirs, dans les bars. Ce n'est que le lendemain, à la radio, qu'il en comprit la raison: la vallée n'avait plus la télé. Et, dans cette vallée à l'odeur un peu Hi-Tech, où la moitié des habitants vivaient du silicium, l'absence de télé était vécue comme un double outrage. D'abord parce que la haute technologie ne saurait tolérer pareille défaillance dans les systèmes d'information. Ensuite par ce que le manque d'image dans l'information tenait du régime sans sel, comme si les habitants étaient des gens vieux et malades. La radio, elle, trop contente de sa liberté soudaine, se pavanait en annonçant la disparition de l'image.

Tôt le matin, chez le boulanger, il entendit des réflexions amères: leur match de foot, leur feuilleton, leur 20h, leur dix-huitième rediffusion. Une maman était là avec ses deux enfants, faute de n'avoir pu les faire garder par le mauvais dessin animé que la télé leur sert avant l'école. Les deux bambins, un peu apeurés, accrochés à sa jupe, ouvraient des yeux grands ronds en respirant l'odeur du pain chaud qu'ils ne connaissaient pas.

A midi, on apprit que la panne semblait se localiser sur le ré-émetteur qui dominait la vallée. Puis on joua de malchance en malchance. Des véhicules partis ailleurs, le chef qui pêchait à la ligne à quatre cent kilomètres de là, le technicien malade. Le lendemain, c'était le 4x4 qui refusait de démarrer. Enfin, à midi, il fut réparé. Trois heures plus tard, on annonçait qu'une coulée de boue obstruait le passage à cinq kilomètres en-dessous du ré-émetteur.

Grégoire connaissait bien l'endroit, juste au-dessus du refuge d'Eto Vilar. Faute d'accéder là-haut, l'équipe redescendit, penaude.

Trois jours sans télé, la vallée avait la même impression que lorsqu'on ne s'est pas lavé les dents pendant tout ce temps. Désagréable! D'autant qu'à chaque instant, on pouvait penser qu'on retrouverait la brosse et le dentifrice qu'un lutin facétieux aurait cachés. Lorsque cette image lui était venue à l'esprit, Grégoire avait pensé naturellement à Eto, son lutin facétieux qui passait son temps à lui faire des blagues irrationnelles, à lui, monsieur $1+1=2$.

Le jour suivant, on avait mandé l'hélicoptère, mais le mauvais temps s'y était mis. Des brouillards visqueux, comme ceux dont Eto disait que c'était lui qui les collaient sur la montagne. Quant à débayer la route, c'était là une question purement administrative entre maire, conseiller général et sous-préfet. Compliqué, mais soluble. Eto disait que lorsque ces trois-là jouaient au bridge, il y avait quatre morts.

Enfin s'ébranla un cortège de gendarmes, de tracto-pelles, de techniciens et de journalistes. Au moment où la caravane passa devant chez Eto Vilar, un observateur attentif aurait pu lui trouver un air goguenard.

De fait, ils dégagèrent le passage pour trouver que trois cent mètres plus loin, le torrent avait mangé le pont.

Grégoire suivait les nouvelles plus attentivement depuis qu'il savait que les choses se passaient là d'où il venait. Il commençait à comprendre que son ami avait découvert le pouvoir de manger l'image. Cette convergence de malchances et cette dernière phrase "Laisse-les dire!", c'était l'évidence!

Quelques heures plus tard, il était de nouveau chez son ami, qui l'attendait, comme s'il avait été prévenu de son retour. A ses questions, Eto ouvrait de grands yeux, en répétant:

- Tout ça, tout ça ?

Grégoire n'en pût tirer plus.

Enfin le beau temps revint, l'hélicoptère aussi. On le vit, on l'entendit. Longtemps, il vola en tous sens, comme s'il cherchait sans trouver. Lui aussi avait sans doute perdu sa brosse à dent.

Eto, de temps en temps, sortait sur la terrasse. D'abord il se tournait vers le soleil, puis il semblait s'abstraire et, tout d'un coup, sa figure s'illuminait d'un sourire heureux, tandis que l'hélicoptère continuait son vain butinage.

A la radio du soir, on annonça que le ré-émetteur avait disparu. Incompréhensible. Ces choses-là ne peuvent s'envoler!

Une semaine déjà, la vallée n'en pouvait plus. Elle se partageait entre les hargneux qui ne pouvaient assouvir leur individualisme, et ceux qu'on appelle les veaux ou les moutons parce qu'ils



subissent, et aussi les nouveaux heureux qui découvraient la vie.

Il fallut encore dix jours pour qu'un nouveau ré-émetteur fut installé, qu'on entoura de barbelés géants. Alors l'image revint, enfin faillit revenir. Car, au même instant, Eto Vilar, celui qui savait manger l'image, décida lui aussi que le premier ré-émetteur n'aurait pas disparu. On le retrouva, à sa place, comme si il y avait toujours été, comme une

brosse à dent et son dentifrice dans leur verre.

Mais deux ré-émetteurs, ça produit deux images. Alors, toutes les télés de la vallée reçurent deux images à la fois. C'était tout flou sur l'écran.

Eto le facétieux qui savait manger l'image, le savait bien. Il pensa tout haut:

- Quand c'est flou, faut des lunettes. Ils sauront bien les fabriquer...

R. Tia

16. Le grand voyage

Le transsibérien arriva enfin. On avait beau lui avoir laissé un wagon pour lui tout seul, avec salon et solarium, le temps avait paru bien long et les sagas dostoïevskiennes n'avaient pas réussi à meubler tout son temps de lecture. Sur les vingt huit wagons du convoi, pas une seule jolie femme n'avait retenu sa condescendance. Quant à écrire, les cahots du train avaient vite eu raison de ses résolutions.



A l'arrivée à Khabarovska, l'accueil fut glacial, sphériquement glacial. Par quelque côté qu'on le prit, l'accueil fut glacial. Enfin il trouva quelque réconfort à retrouver sa dadamobile qui l'attendait sur le quai, au milieu d'un concert de la Flotte et d'une foule compacte et affreusement silencieuse. Finalement, le chef Lune le reçut dans son sous-marin nucléaire, qui s'enfonça aussitôt dans la mer du Japon.

Là, il fit une cure de cinéma nordique avec ses angoissantes allusions aux interminables nuits polaires, qui convenaient tout à fait à sa situation de sous-marinier.

Enfin Grenade, l'île de Grenade, fut en vue. Il demanda la permission de rallier la terre à la nage, car il y avait trouvé la force d'un symbole: un sous-marin, ça plonge. Alors, pour atterrir, il voulut plonger du sous-marin!

En débarquant sur la plage, il fit trois pas, se mit à genoux et embrassa le sable trois fois, sous les Youkoulélé d'une population

qui visiblement avait répété la cérémonie de l'accueil au bout d'une immense lassitude.

Il serra quelques mains, s'entretint quelques heures avec Boris, qui avait préféré pour le rencontrer, un lieu neutre comme cette île à touristes.

Le soir même, un avion planeur l'emportait incognito vers la Floride, puis vers le Kansas, dans une obscure ville.

Il se réveilla le lendemain avec un énorme mal de tête dû à la vodka frelatée de la veille. Très vite, il s'habilla et sortit. Seul. Seneca, c'était un horrible bled sans âme, comme seuls les américains savent en faire. Comme prévu, il marcha trois kilomètres vers le sud. Un indien en costume trois pièces croisé gris bleu l'attendait. La fumée les enveloppèrent. Ils disparurent. Ce fut là sa dernière escale.

R. Tía

17. Le Vieux Port



Les mareyeurs finissaient leur criée, à midi, dans l'odeur des barques qu'on appelle ici des pointus.

Quelques pêcheurs vivaient dans leur gouaille marseillaise le privilège d'accoster leur pointu face à la Canebière, de monter un parasol, deux tréteaux et un petit étal, pour crier leur pêche du matin.

L'homme se prétendait érémiste, ce qui était vrai.

Curieux! On aurait pu dire "érémitique", mais la place était déjà prise par un autre type de solitude.

Au début, je n'avais pas compris. Un goeland, un gros, comme on en voit dans tous les ports de pêche, plus dodu qu'un canard, arrogant, piaillard, un goeland avait fondu sur lui, lui frôlant la tête, dans l'exécution de son piqué sur un poisson de friture gisant là, sur le quai.

Une minute plus tard, tous les goelands étaient là, rasant les têtes des passants, terminant leur piqués avec précision, piaillant, par dizaines, impressionnants, aux aguets d'une seule chose, du geste du érémiste, qui distribuait ses poissons avec un art consommé: plus près, plus loin, j'attends, je montre, j'agace, j'attends le moins couard ou le plus vorace, je relance, je méprise, je dresse, je domine.

Foi de éréviste ! J'en ai encore du pouvoir. Et le pouvoir, ça aide à vivre.

Les poissons, le menu fretin qui aurait dû finir à la poêle, il les sortait d'un sac en plastique, que parfois les volatiles attaquaient.

- Oh ! la goulue ! Pas si vite, c'est moi qui donne.

Tout un programme, cet emploi du féminin !

Le dresseur de goelands repartit, traînant son hilarité tout au long du port. On le perdit des yeux, mais on suivit longtemps son chemin, tant la nuée de volatiles l'accompagnait.



R. Tia



18. L'éléphant de jade

Encore une fois en bord de Seine, l'étudiant endimanché avait sorti de son écrin le petit éléphant de jade. Il l'avait posé au bord du quai, puis s'était assis à trois pas de là, en tailleur.

Depuis plusieurs minutes, il le fixait des yeux intensément. Et cette seule fixité avait eu le pouvoir de centraliser tous les regards des passants maintenant attroupés dans l'attente d'un phénomène.

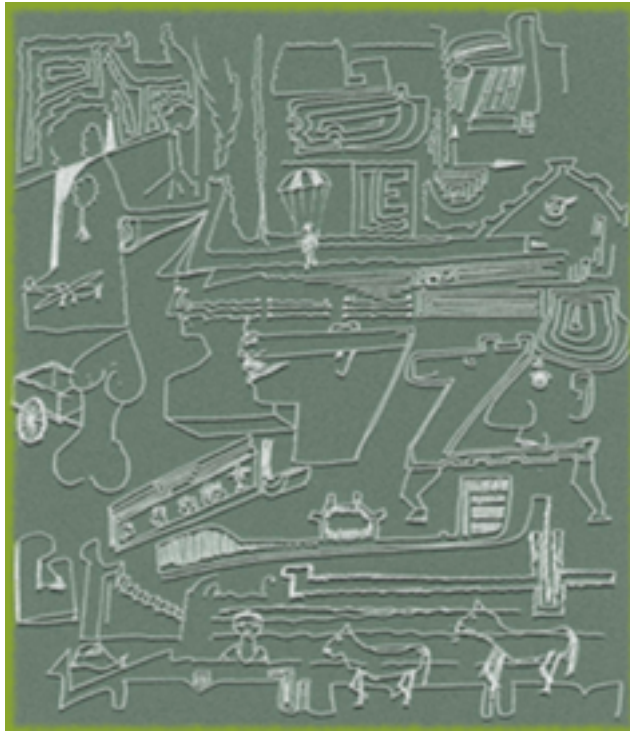
Relayé par cette foule, l'étudiant endimanché s'était relâché. Discrètement, il avait disparu derrière le premier rang des badauds parmi lesquels il se tenait peínard.

Alors, à la façon d'un ventriloque, il murmura un poème de Verlaine dont la ritournelle avait un effet magique. Le petit éléphant avançait alors d'un pas vers la Seine. Au dernier couplet, l'objet de jade se précipita dans le fleuve, qui se mit à bouillonner sur une large surface.

L'étudiant se posa alors face à la foule, en disant : " Ne trouvez-vous pas qu'aujourd'hui le jade est exubérant ? "

R. Tía

19. Les impôts de Rabelais



Rabelais et Voltaire ont frémis ce Week-End. Je les avais invités à la grande célébration bureaucratique annuelle, qu'ils n'avaient bien sûr pas connu. J'avais pensé intéressant d'avoir leur point de vue. Je les ai vu rire, plein de la compassion dont je les savais capables.

Au début, ils ont bien compris que l'impôt est une chose nécessaire et qu'il est aujourd'hui payable en écus de papier. Ils ont eu un peu plus de mal avec les écus qu'on ne peut pas voir, et qu'il faut imaginer sortir virtuellement de la poche d'un patron pour aller dans la poche d'un banquier qui virtuellement en redonnera chaque mois ce que chacun doit à l'Etat.

A la ligne "Frais réels", ils m'ont regardé d'un air bizarre, puis ils ont commencé à se quereller parce qu'ils ne comprenaient pas bien. Moi non plus ! Rabelais avait une débonnaire confiance en tout citoyen face à sa déclaration au percepteur. Voltaire réanima son scepticisme historique. J'étais un peu d'accord avec lui, sachant que le grand jeu de ceux qui gagnaient le plus d'argent était de trouver toutes les astuces pour en donner le moins possible à l'Etat. Les deux compères radoucirent leur querelle lorsque je leur promis de leur montrer quelques ficelles de la chose.

Déjà Voltaire avait sorti sa calculette et annonçait qu'il valait mieux avoir une grosse voiture, rouler beaucoup au lieu de travailler, manger et dormir luxe, garder les factures de ses costumes griffés. Il fut content de constater que l'Etat traitait avec mansuétude les travailleurs qui savaient bien vivre. Je fus obligé de nuancer son enthousiasme en lui expliquant que les patrons n'autorisaient ce train de vie qu'à vraiment très peu de monde.

La ligne suivante sur les droits d'auteur valut un déchaînement passionnel, mémorable, quand ils apprirent que les ayant-droits, les quoi?, les héritiers successifs, recevaient des droits pendant 70 ans après la mort de l'auteur. Pour enfoncer le clou, je leur racontai qu'un tableau de Van Gogh, mort dans une folle misère presque anonyme, s'était vendu pour le prix de 20 000 mois d'un salaire moyen. Pour eux, l'affaire était entendue, une oeuvre devait être payée à son prix une fois. Par la suite elle devait faire partie du patrimoine de l'humanité, les plus-values revenant presque entièrement à l'Etat. Ils me regardèrent incrédules quand je leur appris qu'en fait, c'était l'inverse et que l'Etat poussait, par la défiscalisation des oeuvres d'art, à une forte spéculation, sous le fallacieux prétexte d'encourager les riches à encourager les artistes.

Passons sur les pensions et rentes que l'on abat -drôle de mot!- un petit peu, sans doute histoire de garder satisfaits rentiers et pensionnés. Le percepteur s'était même donné un petit air social, curieusement en incitant les petits vieux à vendre leur chez eux en viager. Voltaire imagina vite que les effets pervers des défiscalisations devaient être intéressants à découvrir, en particulier au sein des familles riches.

A découvrir l'abattement de 20% pour lequel je n'avais pas d'explication, Rabelais m'expliqua que c'était probablement pour ne pas faire de jaloux, puisque tout le monde bénéficiait de la mesure.

Sur les revenus financiers et sur ceux des capitaux immobiliers, Voltaire secoua tristement la tête en constatant que l'argent de l'argent, qu'il soit en pierre ou en impalpables opérations, n'était pas toujours considéré comme un revenu. Candide ! viens nous expliquer ! Abattement sur les bénéfices, prise en compte des déficits, abattements sur les revenus que l'on touche d'une société que l'on possède en partie.

La concupiscence faillit s'installer chez nos deux philosophes lorsque je leur parlai des vahinées d'au delà des mers chez qui il faisait bon faire des affaires, des stars du cinéma qu'on pouvait entretenir à meilleur compte.

Ils s'esclaffèrent sur les tranches de bateau. Ils me demandèrent innocemment si on ne favorisait pas aussi les affaires avec la Corse, elle aussi au-delà des mers, avec l'île de Sein, avec l'île de Noirmoutier seulement à marée haute, avec l'île de Ré, dont le pont n'existe pas puisque dans l'illégalité administrative. Voltaire pensa à l'île de la Cité, puisqu'une île avec un pont restait une île. J'ajoutai l'île de France, qu'ils n'avaient pas encore intégré dans leur géographie. Ils trouvèrent le nom joli et fort évocateur... du reste de la France, territoire éternellement vassal du centre.

Nos deux grands penseurs, avec le recul du temps, se demandaient pourquoi il n'était pas plus simple que tout revenu, d'où qu'il vienne, et dont chacun peut jouir à sa guise, soit compté tout cru et sans sauce. Pourquoi nos ministres se préoccupent-ils de nos chaussures et vélos et autres primes de panier. Plus sérieusement, Voltaire s'insurgea de voir toutes ces incitations fiscales, d'après



lui simples leurres électoraux, qui dans la réalité, ne profitaient qu'aux riches et incitaient plus à la spéculation qu'à une gestion saine des fortunes et du patrimoine. En parlant de patrimoine, Rabelais, avec son bon sens habituel, s'étonna que le revenu d'une succession ne se retrouve pas déclaré ici. "Une maison qui revient à quelqu'un, c'est un revenu !"

Au calcul du nombre de parts et de l'impôt, Voltaire, que son collègue Pascal avait formé à l'informatique, trouva le système de tranches d'imposition particulièrement saugrenu. Il pensa que l'école obligatoire n'avait pas forcément conduit les ministres à une réflexion courbe, mais plutôt à un esprit d'escalier. Les contribuables et leurs députés, à qui l'on prête certainement beaucoup d'intelligence, au moins quand ils remplissent leur feuille d'impôt, devraient être aussi capables d'appliquer une formule mathématique simple.

Le bon sens rabelaisien et la critique voltaïrienne mettait à jour une espèce de construction imposante dont la logique échappait même à ses architectes, mais dont les failles n'échappaient à aucun de ceux qui avaient les moyens d'en profiter.

Afin de m'acquitter de mon devoir avec conscience, je sortis ma feuille de paie du mois de décembre. Quelques instants plus tard, les deux compères tombaient en catalepsie, victimes d'un des maux du monde moderne, la dissonance cognitive. Ils venaient de "disjoncter" en découvrant la vingtaine de déductions, prélèvements, contributions, plafonnements, cotisations, versements.

Pour les ranimer, j'inventai un gros mensonge, en leur disant que, depuis leur époque, l'homme avait inventé un grand nombre de machines pour travailler à sa place. Pour occuper tous ceux qui n'avaient plus rien à faire, on avait inventé des systèmes très compliqués. Le patron devait engager des gens pour répartir son argent dans de multiples tiroirs, d'autres gens qui avait pour

tâches de vérifier que le contenu de tous les tiroirs était bien égal à tout l'argent qu'il avait. L'Etat, de son côté avait créé des officines à qui le patron donnait ce qu'il y avait dans les tiroirs, afin de le redistribuer selon des critères toujours plus complexes. On se trompait souvent. Alors, on avait engagé encore d'autres gens à vérifier et réparer les erreurs.

Moyennant quoi, les habitants du monde dit civilisé paraissaient à peu près heureux et paraissaient s'être arrangés de sa complexité apparente, pourvu que les vieux ne meurent plus dans la misère, que la mendicité ne soit pas trop criante et que la santé de chacun soit à peu près assurée.

- Mais pourquoi diable tous ces prélèvements sur les salaires ne pouvaient-ils pas être intégrés à l'impôt ?

Je balbutiai que l'on devait gérer l'histoire et les faiblesses des ministres successifs à l'inventivité irresponsable ou au service des plus riches.

- Mais vos Députés, que vous avez choisis pour leur intelligence et leur vertu ?

Là encore, je dus leur expliquer que les députés avaient plus de conviction que d'intelligence et que ma foi, c'était bien humain.

Voltaire trouvait étrange sa postérité. Il avait oeuvré pour que chacun ait la liberté de réfléchir. Mais tous avaient utilisé ce cadeau non pour se faciliter la vie, mais pour s'enliser dans une société du compromis, en sus de la société de compromission qui, elle, n'avait toujours pas disparue. Il fallait croire que la condition humaine est vouée aux raisonnements limités. Rabelais acquiesca. La connaissance était sans doute mieux partagée, mais l'inconscience humaine semblait être immuable.

R. Tía

20. Action héroïque

La partie durait depuis plus de neuf heures. De mémoire de camp, on n'avait jamais vu une partie de dames durer autant. Mais là, ce n'était pas un jeu habituel. Le commandant avait dit : " Jouons, moi contre vous tous. Si vous gagnez, j'accorderai la grâce des évadés."

Les prisonniers du camp sibérien avaient accepté le défi. Il leur arrivait de jouer aux dames dans les courts instants de répit qu'on leur laissait, mais sans la passion des grands joueurs. Où la passion peut-elle être dans un camp sibérien, sinon celle de vivre ? Et ils n'avaient pas le choix.

Le commandant avait fait installer le camp dehors. Les pions étaient des boutons, visiblement arrachés aux tuniques des prisonniers. Les détenus avaient demandé que les coups soient tous notés, pour éviter une quelconque tricherie. L'un d'eux avait imaginé de les noter sur une espèce d'arbre généalogique, avec une branche pour chaque coup possible et un tronc pour le coup joué, de façon à mieux découvrir la stratégie du commandant.

Celui-ci avait tout accepté, avec l'arrogance d'un vainqueur inéluctable. Après chacun de ses coups, il se levait et partait sans un regard. Un planton avait la charge de le prévenir à son tour.



Chaque coup faisait l'objet d'une réflexion intense, d'un conciliabule, d'hésitations et bientôt d'angoisse, tant l'enjeu était grand.

A la fin de cette épuisante journée, le commandant plastronnait, sûr de sa victoire. Les détenus semblaient dans la consternation. Encore quelques coups et ils seraient responsables de la mort de leurs camarades.

Soudain, le plus petit détenu, habituellement timide du haut de son mètre cinquante deux, eut un culot monstre qui fut ensuite qualifié d'action héroïque, en prononçant quatre mots aux accents surréalistes: "Souffler n'est pas jouer!".

C'est ainsi que furent sauvés trois détenus coupables de liberté.

R. Tía

21. Où un gars qui connaît pas devient un gars qui connaît.



"Bientôt Millau, déjà 5 heures de route, j'arriverai vers 4 heures du matin si tout va bien.

- Dieu! Que je suis crevé - la conduite de nuit n'arrange pas les choses - pas intérêt à m'endormir!

- Mais.. Qu'est-ce qui foutent ceux là ? Eh ! Germaine ! Pince-moi, je

rêve ! T'as vu ce que j'ai vu ?

- Ils vont pas bien ces deux-là ? Cavalier en petit short à 2 heures du matin, comme ça, sans lumière, il y a vraiment des mecs complètement retournés!

- Ho ! Dis, encore un! Heureusement que j'allais pas vite, j'aurais pu le bouziller sans le voir.

- En plus, ils font la course on dirait.

- Remarque, ils vont pas bien vite - ça veut dire qu'ils sont en train de courir comme des fadas depuis un bout de temps - Et qu'ils sont pas arrivés, le prochain bled c'est St Affrique dans 25 km.

- Merde, en v'là un dans l'autre sens maintenant !

- T'es sûre qu'on s'est pas payé un accident et qu'on est pas tombé au purgatoire des fois ?

Encore deux là-bas, mais c'est pas possible, ils sont tous devenus maso du côté du Larzac. Dis donc, voilà tout un groupe - on dirait des fantômes- ils ont de drôles de têtes. Je trouve que ça commence à en faire beaucoup des fadas sur cette route !

- Même une femme - chapeau la migonne-...Et le vieux, s'il a pas soixante cinq berges celui-là ?

- On me croira jamais si je le raconte - mais c'est qu'il y en a encore, et dans les deux sens. Qu'est-ce que c'est que ce carroussel ?
- En tous cas, ils sont quand même pas dégonflés.
- Tiens, voilà même un gars à vélo à côté du gars qui court - ça y fait de la compagnie, tiens ! T'as pas entendu, le gars à vélo, il avait la radio, pour passer le temps.
- Combien de bornes ils se tapent, ces gars là ?
- Je sais pas, mais chapeau, il faut le faire.
- Dis-donc, ça s'arrêtera jamais, j'en ai vu passer cinq ou six cent, et vraiment pas du tout du genre Appollon des Jeux Olympiques. On a l'impression que n'importe qui peut se mettre à trotter toute une nuit.
- Tiens, là ! On en voit deux qui sortent de la salle des fêtes. On va s'arrêter, histoire de savoir, parce que finalement, ces gars et ces filles, ces vieux et ces jeunes, ils me chauffent drôlement.
- Tu sais pas, Germaine ? Si ça te dit, tu viens avec moi, on met nos tennis et on court quelques kilomètres avec eux, histoire de se dire que la prochaine fois, on s'y mettra pour de bon."



Millau, un an plus tard.

J'y vais, mais pas sûr de moi.

Question entraînement, il aurait fallu commencer un peu plus tôt et cavalier dans la colline un peu plus souvent à l'heure du déjeuner.

M'enfin !

J'ai presque pas fumé ni bu de toute la semaine, j'ai rodé mes belles godasses toutes neuves.

J'aurais pu m'en passer de ces es-spéciales-marathons-sur-route à deux cents francs, mais, comme chez les cyclistes amateurs, il paraît qu'avoir un beau super vélo, ça aide... psychologiquement.

J'ai pas pu beaucoup dormir, ces dernier temps. C'est plutôt ça qui me tire souci.

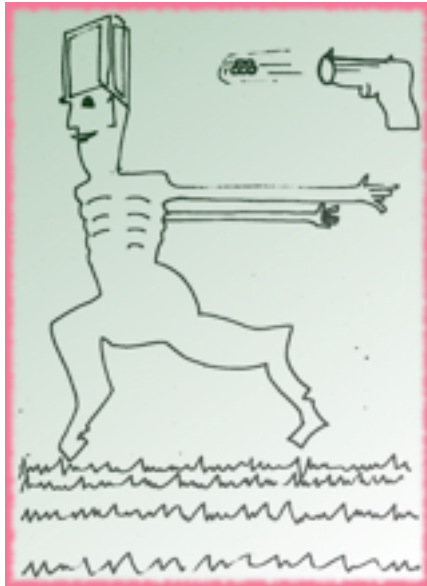
Départ prévu à 15 heures - horloge parlante.

La digestion du repas de midi est quasi-finie. Le trac commence à me creuser.

Voilà une grande cohue de cars, de voitures, de maillots multicolores.

Au vestiaire, ça en fait plus de mille qui reposent tranquilles, qui vont et viennent d'un air nerveux, qui prennent un temps pour enfiler chaque chaussette, pour masser chaque doigt de pied, pour envaseliner les plis sous les bras. Qui rigolent. Rien du tout des premiers chrétiens avant d'entrer dans l'arène, mais quand même un peu en train de planer.

Ca y est, nous y voilà, tous les mille, à la porte de l'arène derrière deux solides portails. On cherche une dernière fois ses connaissances. Il y a maintenant le coeur populaire. Un seul coeur qui bat, tendu. C'est l'esprit qui souffle sur les transports collectifs.



Plus un souffle dans l'air, même l'esprit se suspend...Pan!

Et alors un grand souffle, de camphre cette fois-ci, inonde la rue qui mène au long du Tarn.

C'est parti, ça déferle, ça bouscule.

Vous affolez pas, on a le temps. Pour sûr: certains sont partis pour vingt heures à courir et marcher !

Bientôt, à perte de vue, devant et derrière, le ruban multicolore s'étire sur la route parmi les premières vaches, platane après platane. 1 kilomètre - jusqu'ici ça va ; cent fois et on y sera , ma foi.

Cinq kilomètres, un commissaire (le vainqueur de l'an dernier) annonce les temps de passage, 30 minutes tout rond. Je suis donc un vrai métronome très satisfait de courir à 10 kilomètres à l'heure... 10 fois comme ça... Rêvons. Mes pronostics me donnent entre 12 et 15 heures pour faire 100 bornes. J'ai donc de la marge.

Premier ravitaillement. En courant, j'attrape un verre de machin au glucose que j'avale au lance-pierre. Idiot. Un quart d'heure plus tard, un point de côté me rappelle que cette course est affaire de patience. Mais un métronome, ça ne s'arrête pas.

20 kilomètres - petit raidillon- Un peu de marche ne me fera pas de mal.

30 kilomètres - Aïe, Aïe, déjà du coton dans les jambes. Me voilà beau. Il va falloir s'accrocher plus longtemps que prévu.

35 kilomètres - ma femme me fait un brin de conduite à vélo, juste au moment où la nuit commence à tomber. Je pense à ceux qui



m'ont pris déjà 15 km dans la vue
- enfin, ça les regarde.

42 kilomètres, retour
intermédiaire à Millau.

Ca tire sérieusement dans les
jambes. Une faiblesse aux
genoux me rend la course un
peu difficile. Un massage
rapide, du thé chaud, du pain
d'épice, du jus de raisin, et je
repars.

C'est fou comme on peut se
refroidir en 10 minutes ! Au
démarrage, ça courbature de
partout.

Et puis nous voilà tout seuls
dans la nuit. Le collègue de

devant est à 100 mètres, je me fais doubler de plus en plus
souvent.

Oh là ! Ce petit vent qui transite tout.

55 kilomètres - ravitaillement

Je repars, je fais 50 mètres ; c'est pas possible, je ne pourrai
jamais. Je reviens dans la salle de repos pour abandonner. Sur un
matelas, je médite sur mon sort. La couverture me redonne une
douce chaleur et un doux courage.

Je repars. Aïe! ça tire! Et puis, les muscles se réchauffent. Allez,
Sainte Affrique, c'est pas si loin !

Au début de la côte du col de Tiergue, ça peine de mettre un pied
devant l'autre, mais peu à peu ça monte. Et finalement, il n'y a pas
besoin de faire la grimace pour avancer.

Le vent est tombé. J'ai enfilé un collant - merci, ma femme. Clopín-clopan, ça se passe bien, je siffle, je chantonne. C'est bientôt minuit.

71 kilomètres - Sainte Affrique, enfin !

L'état second se prolonge. Je m'arrache au gymnase. Merci, cher masseur anonyme, merci madame pour le thé chaud.

J'ai retrouvé deux copains, on repart en marchant. Je ne sais pas où j'ai retrouvé l'énergie, mais ça y est, je cours dans la côte. Kilomètre après kilomètre, ça avance.

Et puis, là-bas, trois réverbères, les faubourgs de Millau sont annoncés.

Passons sous silence les crampes titubantes des derniers kilomètres.

100 kilomètres - C'est moi, j'arrive, le photographe ne m'oubliera pas.

Moï non plus, je n'oublierai pas. Cíao !



R. Tía

22. Les quinze kilomètres d'Emile

Au tromblon, un train d'enfer avec dix huit wagons dont une locomotive, tous au charbon et lubrifiés.

Bientôt, du convoi, sur l'ombre de l'asphalte, plus qu'une petite fumée.

Messieurs les voyeurs sont alors priés de consulter le Chaix pour l'arrivée: 56 minutes et 56 secondes pour le temps d'un steak et retour (ticket jaune de famille nombreuses seulement).

En tête, trois wagons se poussent et se tirent - les autres s'étirent - trois wagons multicolores avec berceur Badaboumboum ch ch badaboumboum ch ch, à l'enjambée légère et court vêtue, trois Gonzalèze, du moins dans l'instant.

Peu après, disons quelques brasses, passe une allure d'autorail 1ère classe seulement, avec voiture de tête et voiture de queue.

Plus loin, à quelques annexes encore, une motorail dont le pilote court curieusement à coté.

Immédiatement, un supplémentaire à vapeur qui monte en chauffe - à surveiller.

Moins d'un sablier plus tard, deux sénateurs, en train tout simplement - en grave discussion (politique, semble-t-il), déambulent loin de tout chronomètre.

Passent ensuite tramways, automotrice, wagon silo, funiculaire, et tout enfin, puisqu'il en faut, une draisine très écologique, loin des lauriers (du vainqueur).

Bref, en tête, le rythme est bien tenu sur les premiers kilomètres. La partie se jouera donc au train !

A quelques caténaïres derrière, on s'accroche pour garder le contact. Tous les trains ne sont pas turbo, on peut démarrer doux et finir fort, passer son chemin à l'économie.

Plus loin, un sénateur parle, l'autre écoute, mais déjà 300 mètres les séparent des premiers.

Le gros des wagons fait aussi sa course comme il se doit (l'important n'est pas de vaincre, mais de participer - il a dit...). Comme dans tous les trains, le wagon de queue assure dignement sa fonction ultime.

Chez les premiers, le train restera soutenu jusqu'à la gare d'arrivée. La locomotive arrivera en tête, Le tender est dans la foulée, comme tous les tenders, parce que le charbon ne peut jamais être loin de la chaudière.

Après, on aura le wagon de poste, les premières, les premières de ces dames évidemment, puis le wagon restaurant et les autres.

Voilà, le galop est fini. Le tiercé était presque sans surprise (au moins dans le désordre), sur des rails plutôt. Tous les chevaux ont couru. A quand d'autres poulains pour, tel Crin blanc, gambader joyeux dans les collines.



R. Tia

23. Trottinade parisienne



L'exercice, peut-être devrait-on dire l'excursion, pour en gommer la connotation fastidieuse, bref, le propos consiste, un petit matin d'un dimanche, ou d'un autre jour, en hiver autant qu'en été, même sous la pluie, même quand les filles sont jolies, dans Paris qui s'éveille à la Prévert: "Encore une fois sur le fleuve, le remorqueur de l'aube a poussé son cri....", consiste, dis-je, à gagner d'une rue calme à l'autre, le petit square Jean Cocteau, où toboggans et balançoires tachés de couleurs vives, attendent sagement les premiers bambins du matin. De là, à neuf heures précises, ne pas manquer le gardien à casquette pour l'ouverture du parc André Citroën, que l'on traversera à regret car trottinade ne souffre pas flânerie. Tout au plus se permettra t-on quelques roucoulades dans l'une des petites serres dont les parois de verre réverbèrent si bien la voix que l'on s'enchanté soi-même.

Sortant côté Seine, s'engouffrer tout de suite et bravement dans un passage souterrain sous le chemin de fer. Vous voilà au port. Eh oui! le port de Paris, sur la Seine. Remontez là le long du quai, passez sous le Pont Mirabeau, où coule la Seine, en chantant Leo Ferré. Saluez la Liberté qui, du milieu du fleuve accueille les marinières à Paris. Montez sur le pont de Grenelle et traversez-le à moitié. Vous voilà sur l'allée des Cygnes, ancrée en milieu de Seine, que les parisiens n'ont pas voulu reconnaître comme une île. Courez sur le pont de ce navire de terre et de pierre et enchantez-vous: XX^{ème} siècle à votre droite, Front de Seine, amas galactique de gratte-ciel de verre ; XIX^{ème} à votre gauche, façades si

parisiennes; et sur Seine, intemporelles, nombre de péniches qui vous font rêver au voyage, faussement bien sûr, car elles sont là inutiles, végétatives, amarrées à vie.



A la proue de notre bateau, saluez l'antique métro aérien: vous êtes alors au milieu du Pont de Bir-Hakeim. Reprenez haleine un instant. La Seine s'offre à vous, sur fond de ville des lumières, Tour Eiffel en pignon sur fleuve. Saluez

l'archange de bronze qui défie Paris dans un geste de cavalier conquérant.

Gagnez l'autre rive et montez deux à deux les escaliers de Passy. En haut, tournez à main gauche. En quelques instant, Paris s'offre à vous du haut du Trocadéro, où vous vous mêlerez à la foule des japonais matinaux. Coup d'oeil admiratif pour les patineurs virtuoses qui virevoltent à tous les étages. Redescendez par les jardins, avec une pensée historique devant la cinémathèque. En bas, lancez un amical bonjour au caricaturiste qui vous attends au débouché du passage piéton le plus célèbre du monde - mais qui ne le sait pas! - et retraversez la Seine en vous laissant subjugué par la magie de ce haut lieu de 320 mètres de haut. Tour Eiffel, tu



vaux plus qu'un repère de notre trottinade, tu vaux par ton symbole, tu vaux par ton histoire, tu vaux par ta mathématique et ta physique. Placez-vous au centre des quatre pieds et levez la tête. Recevez là la merveille de l'esprit humain, celui qui construit sans défier Dieu.



Repartez, la foulée légère, en traversant le Champ de Mars. Notez à l'autre bout, les canons qui ne défendent plus leur Ecole Militaire, gargouilles de bronze de cette cathédrale de guerre. Laissez-les à main droite, attiré par

les formes pures et dorées du dôme des Invalides. Napoléon y dort, ne le réveillez pas. Tournez lui le dos et installez-vous dans le calme espace de l'avenue de Breteuil.

Peut-être verrez-vous - sûrement vous la verrez - la mouette, insolemment posée sur la tête du vénérable Louis Pasteur, statufié au-dessus de délicieuses et monumentales allégories rappelant ses grandeurs.

L'avez-vous déjà vu, la mouette, se grattant le menton, non comme un docte grammairien mal rasé, mais plutôt avec la légèreté et la dextérité d'un chat lorsqu'il se gratte derrière l'oreille. Sauf que, ici, la mouette y va d'un exercice plus périlleux. Le chat, lui, pour se gratter, a au moins une fesse et trois pattes par terre, qui délimitent un large polygone de sustentation. Se gratterait-il sur la rembarde d'un balcon ou sur le pignon d'un portail ne changerait rien à l'affaire. Son centre de gravité est confortablement installé à l'aplomb de ce fameux polygone. Mais songez donc que la

mouette, elle, se grattant d'une patte, n'a plus que l'autre pour se tenir droite, qui plus est sur le sommet du crâne d'un Pasteur statufié.

Poursuivant d'un éclair de pensée, vous pourrez sans doute rabaisser le mérite de la mouette en vous disant que de toutes façons, si elle venait à choir au cours d'un exercice aussi difficile que d'enfiler son pantalon debout sans aucun appui, il lui resterait encore le filet de ses ailes pour échapper à la honte d'une chute en plein cirque, et que, de plus, la conformation de sa patte restée au sol lui assure la stabilité d'un trépied mû par quelques ressorts ou muscles judicieusement disposés pour résister aux rafales des tempêtes bretonnes autant qu'aux trépидations d'un tractopelle dans une décharge d'ordures ménagères.

Le temps de réfléchir à vos préférences pour le chat ou la mouette, vous voilà déjà sous le métro aérien de la Motte Piquet-Grenelle. Quel nom extraordinaire pour un rendez-vous avec la bonne et saine circulation automobile parisienne. Évitez de respirer, et trouvez vite la petite rue calme qui vous ramènera à votre point de départ.

R. Tía



24. Cyclade sur Lubéron



A Robion, nous avons garé la voiture en haut, dans un endroit bien animé pour un dimanche matin, dans un village au pied ouest du Lubéron.

Beau temps, pas de vent, quelques kilomètres à plat jusqu'à Vidaube. Mais la route d'accès aux crêtes est fermée par une barrière. C'est sans doute à dessein qu'il n'y a pas de pancarte pour gagner la crête depuis Vidaube. La route est en fort mauvais état. On a jugé utile de la fermer.

Les cyclistes, eux, n'ont pas de frontières. La route pleine de trous et de gravillons grimpe très rude et très belle. On voit à perte de vue dans la brume les serres de primeurs et, de l'autre côté, le Lubéron, qui monte ses escarpements sauvages. La combe de Vidaube doit aussi se monter à pied par un sentier pour soi tout seul.

Cinq à six cent mètres de dénivelé sur quatre kilomètres. Montée sévère. La dernière rampe, 15% peut-être. Pied à terre, boire, reprendre souffle et voir Edouard, le bon compagnon, passer impérial, et disparaître là-haut après le lacet. Aller hop! on reprend. Edouard est arrêté, en chômage technique derrière un troupeau de près de 2000 moutons, là, sur la route et pas ailleurs, forcément. Causette avec le berger. Il transhumera en Savoie cet été. Il râle après les chiens en liberté, après la famille de randonneurs peu rassurée d'avoir eu à traverser la marée moutonnante.

La route s'aplanit, les moutons se répandent un peu. Nous forçons le passage.

En haut, les antennes. Dans le temps c'était des croix, aujourd'hui, des antennes. Chacun rayonne comme il peut. Ici, paysages des monts de Provence, garrigues sur terres rouges ou sur blocs de calcaires déchiquetés ou polis, pins accrochés sur rocs clairs. Incongrues, inesthétiques, les routes contre le feu, estafilades nécessaires sur la peau provençale, pour mieux éviter les brûlures.

Un premier cèdre, puis quelques autres, enfin la forêt, la célèbre forêt. Une belle forêt, apaisante, fraîche. Quelque clairières, quelques randonneurs, quelques familles qui jouent dans les clairières. Mais, au fait, où sont les voitures? Depuis Vidaube, pas l'ombre d'une machine, si, une deuche au repos près d'une caravane douteuse. Pas un bruit de moteur, si, un ou deux avions, je vous hais. Des vététés, mais dans l'autre sens. Que font-ils sur le goudron ? Pardonne-leur, ils ne savent pas pourquoi ils sont. Allez, allez, vélos à la mode, à vous les chemins, à nous les goudrons!

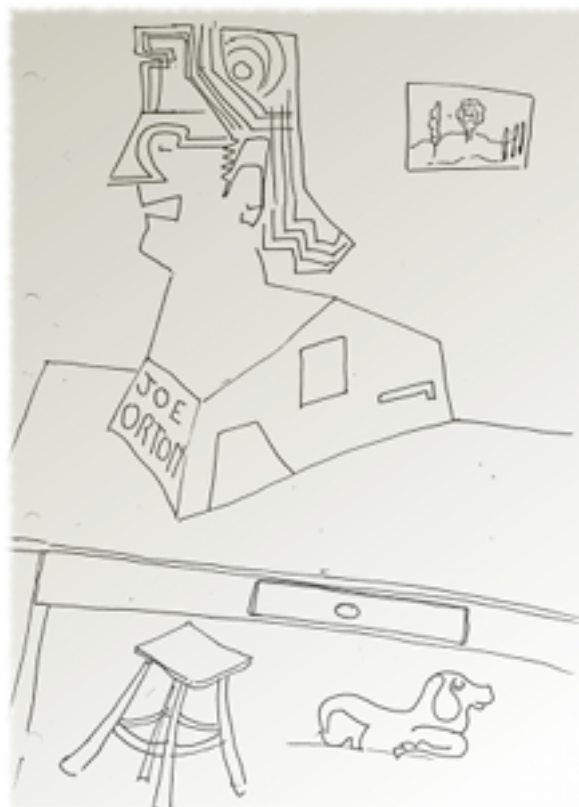
Les premières voitures rencontrées seront non loin de Bonnioux, accumulées à la barrière, comme des moutons. Intelligemment, consciemment ou non, la route goudronnée des crêtes n'est pas goudronnée sur les trois cent derniers mètres, comme si elle disait: "Fanas-bagnole, il est temps de vous garer !"

C'est donc vêtus de la superbe de ceux qui ont mérité une route pour eux seuls, comme des rois, que nous débouchons de la forêt. Descente rapide, salut à la Tour Philippe, carrée, crénelée, fière sous son drapeau ; découverte de Bonnioux sur son rocher. Beau village dans la matinée sans nuage. Nous marquons plus de 30 km.

Retour en longeant le gros dos du Lubéron, splendide et tranquille campagne, sans le temps d'un arrêt à Lacoste ou à Ménergue que l'on devine aux loins.

Robión, 13h, les jambes sont un peu trop lourdes de l'effort de la montée, le village est désert, sauf un vieux et un jeune qui nous volent l'unique table devant le bistrot.

Tavernier: "Deux demis !!"



R. Tía

25. Trafic



Soigneusement, il s'était débarrassé de son imperméable mastic qu'il avait laissé au vestiaire. Il avait trouvé une petite table d'où il voyait l'impasse.

En face, la façade était nue, simplement percée d'une porte. Une enseigne au néon annonçait un eros-center avec vente de vidéo-cassettes. Rien d'étonnant. La rue de la Gaité et son impasse animent encore Paris la nuit, tout autant que les théâtres.

Il suffisait d'attendre, en mangeant tranquillement, le friton d'abord, la truffade ensuite, entrecoupés de gorgées de Brouilly. C'était l'heure habituelle.

La BMW coupé, sombre, neuve, une bagnole dans les cinquante briques, immatriculée 75, se planta, phares allumés, au milieu de l'impasse. Warning. L'homme en sortit, la trentaine, tenue sport, passe-partout. A la main, dans un sachet en plastique, on devinait une cassette vidéo. Sans émoi, sans précipitation, avec naturel, il pénétra dans la boutique.

Une minute plus tard, guère plus, il ressortit les mains vides.

La BMW fit marche arrière et disparut dans Paris.

Jusque-là, rien d'anormal, sauf que, à y réfléchir, quand on est vidéophile, on ne rapporte pas une cassette le soir, on va plutôt en chercher une !

Il en était au dessert lorsqu'arriva une autre BMW, un autre modèle, sombre, riche aussi, des Hauts de Seine.

Comme l'autre, la voiture occupa l'impasse, sans vergogne. C'est vrai, pour quelques dizaines de secondes, ça n'aura gêné personne.

L'homme, cette fois-ci était plutôt élégant, la trentaine.

Les mains vides en entrant, avec une cassette en sortant.

Marche arrière. La BMW disparut.

Beau sujet de roman, facile à imaginer : On vient chercher une cassette pour la soirée. Petit vice. Certes, et alors !

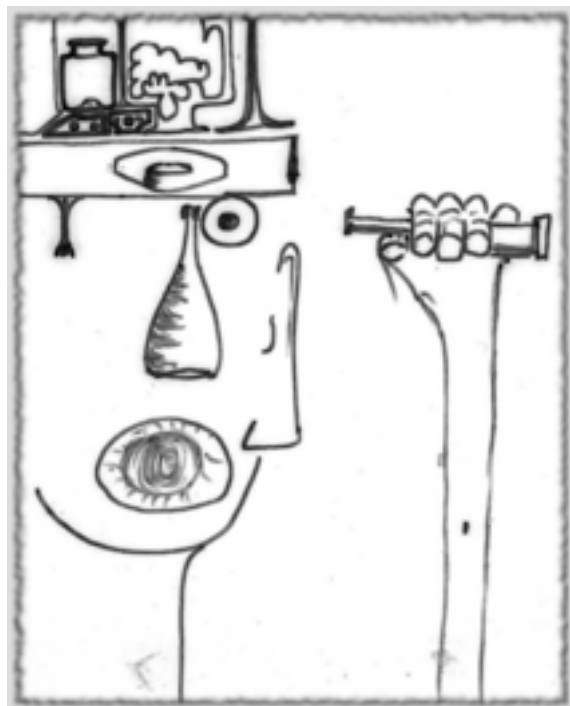
Ce qui l'avait tracassé, c'était qu'à trente ans, on pouvait rouler dans une bagnole à cinquante briques. D'où vient-il, l'argent de ce luxe ? Et quand on en a, autant d'argent, a t-on vraiment besoin d'une cassette vidéo pour assouvir ses petits vices ?

Non, il avait parié sur la poudre blanche. La cassette devait en être pleine. Innocemment, le dealer la dépose dans un des rayons de la vidéothèque. L'acheteur arrive quelque minutes plus tard et emprunte précisément cette même cassette. Le patron de la vidéothèque n'a rien vu que des clients comme d'autres clients. Le dealer et l'acheteur ne se sont pas rencontrés.

Pas vu, pas pris. C'est ainsi que l'on devient riche.

R. Tía

26. La comète occitane



Planès, vous connaissez. Cent ans en 1995, de père en fils. Ils sont venus d'Espagne, pour faire marcher le moulin d'Ern. La Cerdagne, imaginez-la un siècle plus tôt, là-haut, douce et dure à la fois. Catalane. Du moulin, ils sont passés au bistrot, où l'on jouait aux cartes, face à l'église. "Va de retro, Satanas", le curé les repousse plus loin, sur le grand chemin, celui de la diligence qui monte de

Perpignan. Fouette cocher, depuis cent ans, ils sont là pour le relai, chevaux d'abord. Que d'histoires à entendre, de ces mauvais passages de Villefranche à Montlouis, les faces rougeaudes des cochers luisant au feu de la grande cheminée, joues plus blanches des bourgeois aventuriers. Planès appartient à l'histoire, et cent ans de père en fils, ça se célèbre. Merci, monsieur Planès, je vous recommanderai, vous et votre métier, votre gibier, votre cuisine issue de la grande cuisine.

C'était début avril, le mardi de Pâques 1986, la comète était en visite. D'ici, on devait bien la voir. A Paris, 1700 mètres d'atmosphère, c'est comme de la buée sur les lunettes, et de la buée plutôt sale. En Cerdagne, l'air est pur et l'on est plus près du ciel. Je suis sorti pour la voir.

Dehors, un groupe se formait. Au premier coup d'oeil, je crus à des touristes qui arrivaient là pour l'étape. Non ! des touristes ont l'air plus perdus, plus affairés à leur petites affaires. Non ! c'était là

un groupe au comportement spécifique. Des gens qui savaient où ils allaient, mais c'était là une destination morale. Oui, c'est ça. Ils ne se dirigeaient pas vers quelque endroit, ils se dirigeaient vers leur propre cohésion, là, dans un coin du village.

Alors, ils chantèrent, à quatre voix, ce début de nuit calme et froid comme on peut en avoir chez les montagnards. Belles voix, d'hommes et de femmes, polyphonie en catalan, chants de Noël, chants populaires.

Et devant, des enfants, panier à la main.

Alors, une à une, des fenêtres s'ouvrirent, pour écouter les voix de Pâques. La tradition catalane était là devant moi. Cette tradition qui veut qu'on aille chanter dans tout le village, de place en place, de rue en rue, de ferme en ferme, même s'il faut faire deux kilomètres sur le chemin de neige dure et chanter pour les deux ou trois habitants que l'on trouvera au bout du chemin et qui, pour sûr, vous attendent et ont préparé leurs oeufs et peut-être deux ou trois piécettes que l'on mettra aussi au fond du panier des enfants.

Et ces chants, dont plus d'un parlait de l'étoile ! Celle que les peintres ont toujours représenté comme une comète au dessus de la crèche. Elle était là, ce soir, au mieux de sa brillance, au-dessus du clocher, du clocher de Saïllagouse, en Cerdagne.



Alors, pendant qu'ils chantaient dans une ferveur décuplée par cette heureuse comète, je me sentis Bohémien. Le bohémien de la Pastorale provençale, celui de la crèche. Et, à mon tour, je proposai le partage des traditions d'un bord à l'autre de l'Occitanie.

"Oh, la belle nuit...pastres de Provence, accourez voir mes tours de magie, moi qui lis dans les mains et dans les astres...(ce soir, je vous dirai ce qui dit la comète)".

<http://www.youtube.com/watch?v=d41byL-HqYY&list=UUTAMoKpsOWvbJVDBV-7zQ9w&index=8>

J'ai chanté l'air du bohémien.

Juste retour des choses pour cet air qui est aussi celui du Chevrier de l'opéra «Le Val d'Andorre» de Fromental Halévy, composé à la même époque que la pastorale Morel (1848), puisque l'Andorre jouxte la Cerdagne.

C'était ma façon de mettre ma piécette au fond du panier des enfants, de faire monter un peu plus l'émotion du passé, de faire l'ambassade, comme une embrassade.

Ils partirent, pour une autre place, pour d'autres chants, pour d'autres oeufs, pour d'autres piécettes, me laissant là savourer cet instant de mon voyage.

Deux enfants revinrent, ils m'invitaient à manger l'omelette ! Eh oui ! Que peut faire une chorale cerdane, après avoir chanté dans la nuit, sinon casser les oeufs, et y rajouter tout ce que l'on sait y rajouter quand on est catalan. Des oignons, des poivrons, du lard. Ce soir-là, j'ai mangé deux fois, et j'ai bu du Rioja de 1978.

J'ai remercié en chantant "Moun ídeo...". Si un jour, vous rencontrez sur votre route la chorale de Saïllagouse, allez les écouter, dans leur grand répertoire catalan et dites-leur bonjour de la part du Bohémien de Provence.

En sortant, je n'avais toujours pas regardé la comète. Dans les lumières de Saillagouse, on ne faisait que l'entrevoir. Alors je suis parti loin du village, et là, j'ai rempli mon ciel. La boule blanche s'imposait au regard, volait la place aux plus grosses étoiles. La lune s'était éclipsée, elle avait eu le tact de laisser à la comète sa gloire éphémère. La reine de la nuit des hommes pouvait bien faire cela pour une toute petite boule de glace s'épuisant au soleil.

Mais le plus cosmique, c'était bien la queue, que, dans cette nuit sombre d'altitude, on voyait dix fois, vingt fois plus étalée que d'en bas, du Montmartre où je l'avais débusqué et montré à mes enfants alors qu'elle n'était pas encore une star.

Alors, face à cette féerie, j'ai compris pourquoi les anciens pouvaient en avoir peur. Songeons un instant au ciel immuable qui s'impose à chaque nuit, lorsque la bougie ou la lampe à huile est éteinte. L'ancien vit avec le ciel de l'hiver, il a apprivoisé la nuit. Le moderne, lui, s'en est caché, calfeutré. L'ancien a nommé le ciel, il appelle chaque être de lumière par son nom, il sait où le trouver, aux semailles comme à la vendange.

Et soudain, en ouvrant sa porte, cet être étrange, avec sa traîne, qui interrompt le ciel. Quelle est cette puissance céleste qui rompt l'équilibre, quelle est cette



immigrée, quelle est cette espionne, quelle est cette arme. Amie ou ennemie, message de mort ou de vie.

Le moderne a résolu l'énigme, enfin presque. Il a mis l'inconnue en équation. Il l'a rajoutée à son catalogue probabiliste. Il a pris conscience, un peu plus, que la terre n'était pas éternelle, mais qu'il faudrait probablement une éternité avant d'en voir la fin.

R. Tía

27. Musique pour 33

Le chœur est sur une ligne courbe, enveloppant à moitié les auditeurs, Ainsi chaque auditeur entendra la musique différemment de son voisin.

Les hommes et les femmes sont alternés tantôt par grupettis de trois, tantôt seuls.

Les solistes sont derrière, presque cachés, tandis que deux percussionnistes, debout à leur timbale, dos aux auditeurs, se dressent comme des métronomes géants.

Les exécutants sont dans la pénombre, en ombre chinoise devant le mur du fond, de telle façon que l'auditeur ne puisse s'attacher aux traits plaisants de l'une ou au gros nez de l'autre.

On aura donc la disposition suivante:



Il faut que tous les exécutants comprennent que les percussions n'ont pas de relation entre eux, comme si deux oeuvres étaient jouées simultanément. Il se pourra que, comme deux bateaux libres mais proches dans le calme plat, ils se rapprochent irrésistiblement. A cet instant, les percussionnistes auront à coeur de se déborder vigoureusement l'un de l'autre.

L'ouvrage est découpé en thèmes. Pour chaque soliste, de la note la plus haute à la note la plus basse, chaque thème est lié à une étendue de voix différente. Les trois solistes interprètent alors la même partition, mais avec des hauteurs de notes différentes : quand la courbe touche le trait supérieur, le soliste doit chanter la note élevée qui lui est attribué. Quand la courbe coupe le milieu, il doit chanter la note qui lui est attribué pour le milieu et similairement pour le bas. La courbe est donnée comme un cadre indicatif. Le soliste travaille d'abord tout seul jusqu'à ce qu'il en mémorise absolument la mélodie qui lui semblera satisfaire à la partition, en décidant lui-même les moments où il faut changer continument la hauteur du son et les moments où cela peut se faire note par note. Cependant, il n'y a pas de référence à un système de notes "justes".

Puis les 3 solistes travaillent ensemble sur chacun des rythmes donnés par les percussionnistes.

Les solistes suivent ensuite le percussionniste qui leur est attribué dans la partition.

La partition est une sorte de dialogue entre solistes et chœur, que les percussions essaient de contenir tant bien que mal. L'image qu'on peut en avoir est cette espèce de "je t'aime mon non plus" entre des hommes politiques - les solistes - et le bon peuple - le chœur, tandis que les pères la morale, philosophes ou religieux - les percussionnistes essaient de donner aux uns et aux autres quelques références. On peut imaginer d'autres images

plus calmes ou plus constructives, mais on s'interdira des images plus destructrices. La musique nouvelle semble assez barbare comme cela. Mieux vaut ne pas en rajouter par un résultat hystérique.

Dans tous les cas, si les exécutants ne s'amusent ni ne sourient, on sabordera l'ouvrage quelque soit son aboutissement. Je suggère que tous les auditeurs, sans exception, même les plus parasites d'entre eux qui se pressent à toutes les premières, même les éventuels producteurs, même les plus cotés des chefs d'orchestre ou de chœurs qui voudraient entendre l'oeuvre, achètent leur billet d'entrée, et ce, avec leur propre argent. Pas un sou ne devrait non plus avoir affaire avec la Sacem. Cette oeuvre est libre de droit et le restera.

Il ne fait aucun doute, que seul un travail méthodique permet de maîtriser l'interprétation d'une partition aussi étrange et aussi éloignée des notations habituelles.

Selon le courage des uns et des autres, les uns étant les exécutants et les autres les auditeurs, on pourra mélanger les thèmes et les indications d'interprétations.

Thèmes et indications scéniques

1 - La marche du retour

Un entassement de pots et de jarres sur un chariot. Au-dessus, Jiro (prononcer lliro), avec un casque d'aviateur et une roue de navire, tient le cap. Quatre choristes chantent une complainte rauque tandis que Jiro dit son poème.

Pour ce premier thème, le chœur reprend à son compte le thème qui émerge de la cacophonie des solistes, chacun des grupettis (de 3 ou de 1) essayant de chanter la même chose.

Au signe, chacun tient la note en cours, crescendo pour les femmes, qui terminent comme un aboiement et decrescendo pour

les hommes qui terminent comme une arrivée de la vague sur la plage.

Au signe on reprend le chant, qu'on interrompt assez tôt pour faire la même chose, hommes et femmes inversées. On reprend, en interrompant de plus en plus tôt et en réduisant les écarts de hauteur, jusqu'à arriver à des aboiements alternatifs à l'unisson.

Les solistes reprennent tandis que les aboiements se transforment en tapis de roulement de glotte, avec une pointe d'intensité courant de gauche à droite, puis de nouveau de droite à gauche, comme une "OLé", de plus en plus vite, mais toujours perceptible. Dès que qu'on atteint le tohu-bohu et non plus quelque chose d'organisé, les solistes enchaînent sur le deuxième thème

2 - Le jardin mort

Une vieille fenêtre avec un ou deux carreaux brisés, contre un mur en ruine avec une ouverture (celle où était la fenêtre). Un arbre a poussé à l'intérieur. Une branche passe à travers l'ouverture. Quelques herbes folles complète l'évocation.

La mélopée, de type Pénélope qui refait indéfiniment, mais de plus en plus lentement un truc qui ne sert à rien, est chantée par un seul soliste.

Le chœur reprend comme au premier thème, mais sans diminuer les écarts de hauteur, jusqu'à la cacophonie qu'on termine jusqu'au chuchotement, les solistes continuant pp

3 - Les retrouvailles

Tout doit respirer la flétriçure. Avec les guerres, la terre se fane. Mais retrouvailles rime avec semailles. Peu à peu, la vie reprend forme. Les corps se redressent, les couleurs sont plus vives.

Ce thème se chante à l'unisson avec de vrais intervalles. Le grupetto 1 commence à dérapier à partir de la 11ème note, le 2 à la 15ème, le 3 à la 16ème...

Lorsque tous sont faux, le choeur cherche à revenir au plus vite à la mélodie juste. Puis de nouveau le grupetto 1 dérape et se rattrape tout seul plus tard.

4 - L'oreiller

Le romantisme est impossible chez Jiro. En contrepoint, la jeunesse met en scène les sérénades sous les balcons.

Ce thème sera donc interprété comme une sérénade, à trois temps, dans la tiédeur de la nuit sévillane

5 - La prise de pouvoir

L'évocation est libre. Le metteur en scène prendra dans l'actualité la caricature de ses envies, sachant que le propre d'un pouvoir vacant est d'être vide. On peut le remplir par n'importe quoi.

6 - Le pouvoir

C'est de nouveau la guerre, mais d'un autre type : la guerre entre celui qui a conquis le pouvoir et le destin. En général, l'un et l'autre sont stupides. Jiro fait face à des ombres. Par hasard, le résultat peut sembler intelligent. Si ça n'est pas le cas, Jiro s'enrichit.

L'interprétation doit sentir le machiavélisme, un grupetto incitant l'autre, jusqu'à quelques bribes d'unisson.

7 - La mort

Une unique bougie éteinte doit suffire à suggérer le thème.

Le soliste évoque une litanie de ceux qui nous ont précédé dans l'histoire: Mobutu, Nicolas II...

8 - Le refleurissement

On reprendra le thème 3 que l'on prolongera de manière optimiste.

Indications pour l'interprétation

Chaque ligne de la partition est comme un horizon: l'interprète peut la regarder comme il regarde un paysage lointain: les ondulations d'un premier plan, les découpes montagneuses, la silhouette d'une ville titanesque...

Ou bien le ruban des lumières que l'on voit sur la côte quand on est en bateau la nuit.

Et son coup d'oeil peut être fantasque: il va vers un endroit, à un autre, puis revient. Ou fait suivre son chant comme si son regard suivait l'avion qui traverse le paysage, dans un sens ou dans l'autre.

Ici la notion de tableau prend tout son sens. Mais cependant le compositeur ne laisse pas le choix et impose à l'interprète la direction de son regard. C'est ainsi que le paysage se développe, se goûte, se regarde à la jumelle, s'enrichit d'un enfant qui joue chante une comptine, et s'attarde sur une cour de récréation ou le coup d'oeil laisse le pas à l'oreille.

Soudain, le compositeur ferme les yeux; il ne reste dans la traduction que le silence. Mais c'est alors que l'oreille revient à la charge avec cette horloge, ce moteur de réfrigérateur, cette voiture qui passe, ce réveil, le vent qui s'engouffre, la moto, la portière, le plouf, le volet qui bat, la marche, tout un univers sonore limité, qui tout à coup s'affole et se déconcrétise tandis que surgissent les images précédentes.

R. Tia

28. Sonomime



Spectacle audio avec des Hommes-Son (danseurs équipés d'un haut-parleur relié par radio à la console de production sonore), qui fabriquent des "sonositives" en se déplaçant dans une structure d'échafaudage à l'intérieur de laquelle est placé le public

Un acteur entre et cherche la lumière d'une fenêtre, lentement, comme s'il venait pour la millième fois avec toujours le même espoir puis s'assied triste et solitaire

" Il y a toujours au bout du chemin une fenêtre ouverte...."

Poursuivi par du texte débité d'abord à voix basse inarticulée par les acteurs en anglais, italien, allemand, (éventuellement breton, alsacien, occitan) simultanément puis de plus en plus articulé et fort

Arrêt brusque et tous ensemble :

"Tous les pays qui n'ont plus de légende seront condamnés à mourir de froid."

Les Hommes-Son sortent alors de la fabrique d'icebergs en même temps que de sinistres craquements

Tassés, carrés, cassés

Ils voguent fièrement, pressentent leur agonie puis la vivent

Puis un homme et une femme font un face à face dramatique puis amoureux. Leur dialogue est découpé, amplifié et dilapidé dans l'espace grâce aux autres hommes-son qui eux, ont le face à face avec la mort ou avec la naissance ou avec la souffrance

Sur le fond et au plafond, animation lumineuse colorée. En redescendant, les hommes-son découpent des taches colorées.

Chaque homme-son représente un caractère différent qu'il danse : le doux, le conférencier, l'angoissé, l'appel, le dialogue. De telle sorte que chaque chose soit perceptible individuellement et en même temps se fonde dans le magma.

Bruitage et lumière se superposent: symphonie, bruit blanc, bruit électronique, chant

Rythme sourd, pizzicati, phrase lente et rapide

Le trait, le rond, la ligne brisée. Mince, plein, défilant

En ombre chinoise, on laisse tomber lentement des gouttes d'eau géantes

Un fondu enchaîné permet à un comédien d'entrer au milieu en récitant un poème

Au centre de la scène, un navire de guerre télécommandé vogue dans un baquet d'eau. Il essaie de tuer une coccinelle à roulette, elle aussi télécommandée.

Le navire de guerre a une voix féminine agréable et tient un discours très dur

La coccinelle a une voix d'homme et pense à autre chose, en changeant prestement de place à chaque fois que le canon la pointe. Le tout dans un éclairage qui monte au blanc intense puis se transforme en arc en ciel dès que le navire dit "je suis fatigué" et coule

L'eau du bac se blanchit pendant qu'on entend de façon amplifiée le bruit de gouttes d'eau tombant dans le bac une à une. Le bruit se transforme peu à peu en musique calée sur le tempo donné par les gouttes

En ombre chinoises, donc avec des silhouettes de taille variable et un son qui va et vient comme celui d'une ambulance qui se rapproche puis qui s'éloigne:

Un puis deux puis trois hommes-sons suspendus par des harnais élastiques font quelques acrobaties, tandis que les solistes chantent, relayés par les haut-parleurs des hommes-son trois nouveaux thèmes inspirés de Jonathan Livingstone le goéland:

- Le goeland voit le plus loin qui vole le plus haut
- Pour voler à la vitesse de la pensée vers tout lieu existant, il te faut commencer par être convaincu que tu es déjà arrivé à destination
- ton corps, d'une extrémité d'aile à l'autre, n'existe que dans ta pensée qui lui donne une forme palpable

Le dernier thème revient sur terre.

Les hommes-son prennent des formes de cylindre, grâce à une armature circulaire fixée sur le haut de la tête, sur laquelle on aura jeté un voile qui laissera transparaître le corps des danseurs habillés de couleurs vives.

Les cylindres, d'abord accolés, forment un volume homogène qui se dilate, se contracte, se déforme dans toutes les dimensions. Puis les cylindres se séparent progressivement pour des séries sauts-accroupis. Ensuite une chorégraphie essaie de suggérer la quête de quelque chose. Lorsqu'elle aboutit, le danseur soliste enlève son cylindre : un homme est né.

R. Tía

29. Mon royaume pour du détail !



Par un beau siècle d'été - façon de parler, puisque les saisons n'étaient pas encore les saisons - Dieu, qui était en train de se chercher, se dit :

"C'est dur d'être sourd, aveugle et muet !

Ca n'a pas trop d'importance, vu que je suis tout seul, mais ce qui me pèse le plus (au figuré, puisque la gravité, je ne l'ai pas encore inventé), c'est de ne pas savoir si je suis jeune ou vieux, puisque je suis tout et partout à la fois - Bon !

Bon !

Bon !

Bon !

et bon !

Bon Dieu!

Où est-ce que je suis?

MON ROYAUME POUR UN DETAIL!"

"Mon royaume pour du détail ! ", c'était là l'erreur fatale :

Appeler quelqu'un ou quelque chose...

Alors qu'il n'y a en principe personne !

Mais, trop tard - Dieu, notre père, appela - et le détail arriva

puisque notre tout avait, dans un moment d'égarement, admis son existence.

Le détail ? Ca n'était pas n'importe quel détail, puisqu'il lui fallait régir à la fois Newton, Einstein, Paul et les autres.

Donc, Dieu décida de donner un Sens à sa vie.

Ce détail - tout bête - c'est justement le sens

Pas "les sens" - pas tout de suite - ni l'essence : l'essence de Dieu (pas celle de Thérèse Benthine) est la seule chose qui existait avant qu'il ne se laisse aller.

Mais le sens ? C'est par rapport à quelque chose - à quelque chose qui n'existe pas ! Puisque c'est toujours par rapport à quelque chose d'antérieur, sans cela, ça n'a pas de sens , hein, Descartes !

Nous y voilà - Dieu, pour "inventer le monde", comme il était très intelligent - intelligent sphérique en quelque sorte, car il était intelligent de tous les cotés à la fois - chercha un truc où il n'aurait pas trop à se fatiguer: juste faire éclore un petit coté marginal de son génie ? Il trouva...la gravité.

Ben oui, la gravité, ça n'était pas plus difficile que cela, mais il fallait y penser.

Pensez donc, vous qui pensez aussi, enlevez la gravité, honnêtement et vous verrez qu'il ne reste plus grand'chose de notre beau monde.



Réfléchissez peu ou beaucoup, et, de la gravité, vous inventerez :

la hauteur - Peuh ! c'est banal

la distance - Eh ! c'est la longueur d'une hauteur

la ligne - il faut bien mesurer la longueur

une deuxième ligne - c'est la surface

une troisième ligne - c'est le volume

et comme on peut en même temps être à un bout et à l'autre d'un volume, forcément, on invente le temps.

Le temps ? Heïn, vous avez dit le temps ?

Ben oui, quoi ! C'est logique.

Dieu se gratta la tête:

Est-ce que la logique est de l'ordre du divin ?

Il décida que non.

Disons que le temps n'est pas le mari de l'éternité, c'est seulement son amant, comme dirait Desproges.



R. Tía

30. María



"Suite à une erreur de télécommande, notre train a été engagé sur une voie désaffectée"

Comme d'habitude en pareil cas, l'annonce se voulait sybilline. Le conducteur en avait dit trop ou pas assez. En tous cas, le train était arrêté. Dans le wagon, on avait sorti les portables. On s'énervait d'abord en silence.

Suivirent quelques onomatopées, la main à l'oreille. "Sapasspas!" Les appartés devinrent dialogue: "Ca passe chez vous?" Le

nerveux se mit debout, comme un périscope, un genou sur le siège, pour voir tout autour de lui les autres nerveux, pour les interroger d'abord du regard, puis ensuite à voix haute. Bientôt tout le wagon bruissa des plaintes gehessemesques. Ca évitait de se plaindre ouvertement de la SNCF. Dans un wagon arrêté en pleine campagne, on ne fait pas de politique. Du moins pas tout de suite.

María observait ce remue-ménage un peu à la façon d'une entomologiste qui observe le comportement des insectes sans vraiment comprendre le pourquoi du comment. C'était sa manière de surmonter ses inquiétudes.

Une fois constaté le silence obstiné des téléphones, on s'attaqua au problème immédiat: "Où sommes-nous?" La phrase était plus policée que le désormais classique "t'es où là?". Chacun se tourna vers sa fenêtre. Ceux de babord n'avaient pas trop de chance, avec la vue sur un talus devant une petite falaise calcaire. Ceux de tribord encore sensibles aux charmes de la nature étaient comblés: en contrebas, ils pouvaient voir une petite rivière bordée de saules et au-delà, un coteau en pente douce très coloré de cultures, de vergers, de haies et de bosquets. Un beau printemps, avec le vert tendre des céréales, le jaune naissant du colza, une jachère fleurie en désordre. Une vache, un mouton, un chien, une chèvre, un cochon et dans la rivière un brochet, ou une truite, les avis divergeaient.

Le haut-parleur se remit à parler haut. Les conversations s'arrêtèrent net. Des explications embrouillées, un conducteur qui bafouillait. On finit par comprendre que le train, lancé sur une voie unique légèrement en pente avait mis plusieurs kilomètres pour s'arrêter faute de recevoir les kilowatts habituels,...que le conducteur lui non plus ne pouvait prévenir de la situation parce que son portable ne passait pas. -certains ricanèrent doucement-,...qu'il fallait donc qu'il aille trouver de quoi téléphoner, à moins qu'un voyageur aie par miracle un téléphone satellite. -les ricaneurs gloussèrent-,...que de toute façon il faudrait certainement beaucoup de temps avant que le train puisse être remorqué en marche arrière pour revenir sur le droit chemin.

Vous pensez bien que le paysage idyllique que l'on voyait par les fenêtres tribord n'intéressait plus personne, sauf Maria, qui savait si bien se faire oublier dans ce capharnaüm verbal, dont on pourrait certainement faire un livre:

à babord avant le couple de retraité qui va visiter le petit fils qui vient de naître, à tribord, un ecclésiastique... On trouvera aussi le

monsieur qui sait tout, genre ingénieur (il ne la ramène encore pas trop, parce qu'il travaille à la SNCF et que bien sûr il voyage gratuitement). Passons sur les enfants insupportables et le pourcentage habituel de psychosés, que l'auteur, volontairement non provocateur, réduira au minimum légal pour une fiction lisible par un américain de moins de 16 ans...

Il restera María, qu'on avait oublié, pour une fois assise au dernier rang, à tribord, près de la fenêtre, dans le sens de la marche - sauf bien sûr lorsque le train sera remorqué en marche arrière - dont l'œil s'était fait plus mobile, plus inquisiteur, plus tracassé, moins entomologue.

Les quarante cinq minutes réglementaires passèrent sans nouvelles nouvelles. En général, en pareil cas, monsieur SNCF se manifeste au moins une fois tous les trois quart d'heure, histoire de dire qu'il est encore vivant, que le train est sain et sauf, qu'il n'y a pas de vache sacrée sur la voie. Mais, silence radio. Les quarante cinq minutes passèrent. Les contrôleurs ne passèrent pas. On imagine ces braves messieurs quelques part dans un autre wagon assaillis par une horde de gens mécontents, inquiets, curieux, compatissants ou cherchant à tuer le temps. Moi, si j'étais contrôleur, mais je ne suis pas contrôleur...

Au bout d'une heure, María note que l'on se déplace, que l'on va aux nouvelles vers l'avant ou vers l'arrière, qu'on en rapporte des commentaires, qu'il y a un voyageur qui croit reconnaître le pays, qu'une frêle jeune fille fait une allergie ou quelque chose comme ça. Tout cela augure d'une plus longue attente... Et cette attente la ronge. Qui l'observerait lui trouverait quelques mouvements intempestifs de la tête, de la main ou du pied.

Encore quelques minutes et les aigreurs remontent lentement. Les inquiétudes font dire n'importe quoi, l'Europe, le charbon, la bombe atomique... On saura tout des problèmes de chacun, de l'avion pour la Patagonie qui part dans trois jours, de ma fille qui...

Sesame ou Pandore, le bricoleur a réussi à ouvrir la portière. Alors les plus hardis sont descendus sur la voie et arpentent le bas-côté.

Bientôt, c'est tout le train qui est à côté du train.

Sauf María, restée à son poste dans le wagon, en plein désarroi, refusant les conversations, le front buté sur la fenêtre. Elle voit le papa qui est descendu jusqu'à la rivière, suivi par un fiston bien dégourdi. Ils coupent une longue branche. Une ficelle, un bout de fil de fer. Voilà une canne à pêcher des minutes de tranquillité et peut-être un poisson pour le dîner.

Peu après, le train a colonisé la rivière.

Les jeunes ont commencé par se déchausser pour fabriquer un barrage. De fil en anguille, il a fallu qu'il y en ait un qui tombe au plus profond tout habillé. Le suivant était déjà en slip. Il a plongé. María l'a vu nager plusieurs brasses sous l'eau. Une rivière transparente, la chaleur d'une fin de journée de printemps, c'est tellement rare aujourd'hui. Certains avaient traversé la rivière et badaient tout le long. Les autres avaient étalé la couverture pour une contrée. Les jeux de cartes aussi prenaient l'air. Un sportif avait entrepris de courir en haut du coteau avec l'espoir que "ça passerait peut-être de là-haut". A l'inverse des insoucients, les autres rejoignaient la meute, se montant leur colère, faisant procès à tous et à personne. Je connais un procureur, je connais un président, mon boucher m'a dit...

María percevait tout cela au travers d'un curieux engourdissement mental propre sans doute à ceux qui ne peuvent plus s'en remettre



qu'au destin. Elle voyait sans voir ceux qui savent neutraliser le temps et l'espace alors que d'autres sont perdus comme le temps, crispés comme on peut l'être au moment le vertige vous saisit. María voyait tout cela. Mais elle venait de comprendre que l'erreur de télécommande n'était probablement pas fortuite, et qu'elle devait y être pour quelque chose:

Les hélicoptères dévalèrent soudain de la falaise. Face au train, ils dégueulèrent leur GIGN fusils mitrailleurs au poing.

Elle se laissa arrêter, sans résistance.

R. Tía

31. Brouillard



À force de regarder vers la fenêtre, dans la chambre pleine de nuit, il a vu l'aube derrière les vitres. Depuis son bas-flanc, il aurait dû voir la montagne se découvrir peu à peu. Mais la fenêtre restait grise.

Le brouillard ! pensa t'il soudain.

Il se leva d'un bond. Avant même d'atteindre la porte, il sentit l'humidité de l'air. Sur la terrasse, il jura :

- La poisse !

La neige d'hier avait recouvert les traces et le brouillard estompait les formes à moins de dix mètres. Le silence était ouaté. Un silence de néant.

- Fernand ! Fernand !

Il cria vingt fois, n'entendit même pas un lugubre écho. Et pourtant, il était sûr qu'il était tout proche. Un brouillard épais comme ça, c'est pour la journée : tu t'éloignes, tu te perds.

Il rentra. Machinalement, il s'installa devant la fenêtre, bête et rageur à la fois. Au bout d'une heure, le besoin d'action devint impérieux : retrouver Fernand aujourd'hui !

Il pensa qu'il pouvait peut-être s'éloigner un minimum. En marchant dans la neige, il laisserait des traces, qui seraient comme un fil d'Ariane pour revenir au refuge.

Il décida d'une tactique qui consistait à explorer en étoile, en évitant surtout de créer un labyrinthe de traces où lui-même pourrait se perdre.

D'abord vers l'est, faire cinquante pas, appeler Fernand, écouter, puis revenir sur ses pas jusqu'au refuge, pour être sûr.

Refaire la même trace et la prolonger de cinquante pas, puis revenir à mi-chemin.

Là il pensa à laisser un repère pour indiquer la direction du refuge, par sécurité.

Puis il fit un quart de tour et s'enfonça à nouveau dans ce vide.

Voir et être aveugle, c'était cela le brouillard, un mur gris fait d'une lueur blanchâtre dont on ne distingue pas la limite, un mur où on ne se cogne pas. Le brouillard, c'est l'impalpable. On sait que l'au-delà existe, fait de roches ou d'abîme ou de ciel. Le paysage a mis son masque : ni criard, ni sordide, ni délirant, ni menteur, ni moqueur, ni tragique, un masque sans épithète, sans attribut, un masque sans œil ni bouche, sans une ride, intemporel, abstrait, qui ne voit, ni ne réponds, qui ne voit ni ne pleure, ni appelle.

- Fernand ! Fernand, bon sang ! Appelle !

Cinquante pas ici, cinquante pas là, pousser un cri rauque, le plus rauque possible pour qu'il parte le plus loin possible dans le masque du vide, et puis reprendre le silence.

Même la neige sous son pied le faisait sursauter. La neige crie elle aussi quand on la presse, en une suite de petits claquements sourds, comme si un claquement pouvait être sourd, sourd comme ce brouillard.

Poisse de brouillard !

Non pas le brouillard poisseux, non, pas celui-là. Le brouillard d'une montagne froide n'a rien du brouillard humide et sale de la plaine, celui que l'on dit poisseux comme le brouillard londonien. Non, là-haut, ici, les gouttelettes sont fines, plus diaphanes, impossibles à distinguer. Les gouttelettes sont là et ne sont pas là. Parfois un souffle d'air le fait ondoyer, comme s'il fuyait.

Et puis il ne fuit pas, il lèche la neige au sol et se confond avec elle, effaçant la limite entre le ciel et la terre. Il emporte l'horizontal, il nie le vertical. Est-ce que ça monte, est-ce que ça descend ? Qui pourrait le dire, le brouillard vole le sol de neige, il vole la gravité, il devient soudain grave. Pas méchant, grave. Léger mais grave. Hallucinant pour finir.

Et la neige qui claque sourdement sous le pas, et qui crisse aussi, deux sons mêlés qui se répètent à chaque pas. D'abord le léger crissement, puis l'affaïssement sourd, puis plus rien, jusqu'au pas suivant.

- Ecouter son pas, compter jusqu'à cinquante, écouter le néant en écho, le bruit du pas qui s'arrête net, sans jamais se réverbérer. Crier le nom de Fernand, sans que le son ne se réverbère, comme d'habitude dans la montagne quand il fait clair. La réverbération de sa propre voix, ça rassure, ça

donne l'impression que l'on est pas seul, que l'on est avec soi. Mais le masque du brouillard vous vole même votre petit écho, vous vole l'ombre de votre voix.

Il criait et il n'y avait aucune trace qu'il avait crié. Son cri ne s'était pas inscrit dans le temps. Le brouillard mange aussi le temps.

Cinquante pas d'un bruit calmement hallucinant dans un non-monde calmement hallucinant !

Appeler trois fois. Fernand ! Fernand ! Fernand ! avec la voix la plus rauque possible. Ecouter. Repartir, masquer ses traces. Poisse.

Maintenant le manège prenait des allures inquiétantes. Les traces dans la neige un peu profondes sont informes, un trou qui succède à un autre trou, un peu décalé. La trace qui va se confond avec la trace qui revient. A cela, il n'avait pas pensé. Il n'avait pas pensé qu'une trace parcourue une fois dans un sens et une fois dans l'autre n'aurait plus de sens lorsqu'il la retrouverait au retour d'une autre trace. Le labyrinthe qu'il redoutait tant venait de se créer. Et pour comble, c'était lui-même qui l'avait dessiné.

Il sentit une poussée d'adrénaline, celle qui vient d'un danger soudain, comme celle que le conducteur reçoit lorsqu'il se rend compte qu'il a abordé trop vite le virage et qu'il sait que seule la chance décidera de la suite: la trace sans sens est là, devant lui, comme un non-sens, surgissant du brouillard par un côté et s'enfonçant à nouveau dans le néant de l'autre côté. C'était donc cela les deux côtés du néant, avec au milieu quelques trous aux formes informes, et une absence de souvenir: était-il venu d'un côté du néant, ou de l'autre?

Il songea à Hamlet: c'était là la question.

- Fernand! Fernand!

Stupide! Comme si Fernand pouvait lui être d'un quelconque secours.

Son pouls se calma. L'adrénaline l'avait dégrisé.

- On se perd toujours du côté métaphysique! Se dit-il tout-haut.

- Reste le côté physique! Se répondit t'il en écho.

- Et là, mes chances sont encore grandes, parce qu'une trace a forcément une fin, puisqu'à chaque fois je suis revenu sur mes pas. Il suffit donc de partir d'un côté et, sans fêrir, d'aller tout droit, sans jamais s'occuper des traces qui pourraient croiser celle-là. Alors lorsque j'arriverai au bout, j'aurai

trouver le sens de cette trace, que je garderai en mémoire pendant tout mon retour.

Il partit alors à sa gauche, qu'il préférait à sa droite, bravement.

Longtemps, il marcha dans ses traces aux formes informes. Puis vint le bout, un bout de trace qui s'arrête là en plein milieu du néant.

Alors il fit demi-tour, bravement et longtemps il marcha.

Longtemps, trop longtemps.

Comme si dans la vie on pouvait retourner sur ses pas.

Quelle prétention!

- Fernand! Fernand!

Alors, rompu, il s'assit dans la neige et pleura.

C'était comme ça, chaque jour.

Chaque jour depuis dix jours. Dix jours que le brouillard tenait.

Dix jours qu'il était seul, là-haut sur ce plateau, Dix jours que la solitude lui pesait tant. Dix jours qu'il inventait chaque jour ce jeu à se faire peur.

Alors qu'il suffirait peut-être d'un simple coup de vent pour balayer ce faux néant et pour que ceux d'en bas montent enfin pour une petite belote au coucher du soleil.



R. Tía

32. Pompe à m...

Elle a retroussé son nez dans une expression de dégoût.

Devant le bistrot, un camion, gros éléphant jaune, a sorti sa trompe, une longue trompe qui plonge aux entrailles de la rue et renifle bruyamment.

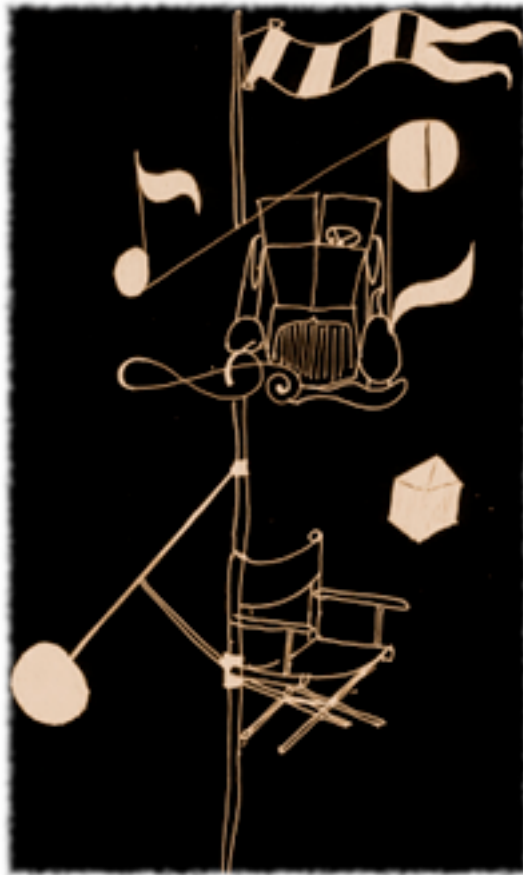
Que de choses dans son reniflage, ou reniflement (reniflance, reniflation, ... que l'Académie tranche!): cette eau pure, née dans la montagne, est arrivée ici, route des Alpes.

Drôle de voyage. Elle n'a jamais choisi. Son destin, c'était de descendre, toujours descendre, jusqu'à ce matin.

Ce matin, elle est passée là, juste au-dessus du bistrot, par le lavabo d'une salle de bain. Elle y a vu une femme nue au sein généreux, se pencher sur elle dans la lourdeur de son premier lever.

Là, l'eau est devenue maussade, chargée de crachats mousseux à peine parfumés de chlorophylle, et puis, elle s'est muée en tourbillons dans le noir des tuyaux.

Quelques mètres à peine, elle s'est arrêtée, sans lumière, comme un métro dans son tube, qui s'arrête d'un coup, sans qu'on sache pourquoi, dans le silence.



Là, elle a senti l'angoisse monter peu à peu, envahie par l'odeur des autres voyageurs, ces voyageurs que l'on dit usés, réduits à l'état d'une seule voyelle: o, l'eau, l'eau usée, les eaux usées.

Mais l'eau, l'eau cristalline des Alpes en a vu d'autres, elle sait qu'elle redeviendra pure, d'une façon ou d'une autre.

En attendant, elle sent l'odeur des autres voyageurs. Ici, elle a eu de la chance: la première odeur qu'elle a reconnu, c'est celle du malt, en infime quantité, précipitée ici quand le garçon du bistrot a lavé les verres de whisky de la veille, en même temps que celle du café, un peu plus forte, un brin sucrée.

Une chance encore, le client au comptoir n'a pas fini sa menthe à l'eau. Le garçon l'a jetée dans l'évier. L'eau a reconnu l'odeur de menthe fraîche qu'elle avait perçue lorsqu'elle n'était que torrent dans la montagne. C'est apaisant l'odeur de menthe fraîche, quand on attend comme ça, dans le noir d'un tuyau.

Et puis bruquement, l'éléphant jaune a reniflé plus fort, et toutes les eaux sont reparties en tourbillon irrépressible jusqu'au ventre de l'éléphant.

Quelques unes des autres eaux, les plus vieilles, lui dirent que c'était là sans doute un transport en commun. Elles, qui avaient été en bouteille, avaient reconnu les trépidations.

Alors, toutes les eaux usées du camion Auximob surent que bientôt elles redeviendraient pures.

R. Tía

33. La begudo lípeto



Je me suis assis à coté du piano. Non pas celui à coté du comptoir, il est tout désaccordé, tellement désaccordé qu'il en paraît harmonieux.

Non, je suis assis à coté du piano officiel, du piano qui marche, un vieux Gehstenberger aux touches d'ivoire jaunies.

Mon voisin, c'est l'ours. Il ne parle pas, il est assis bien calé dans son fauteuil, avec un chapeau de berger

provençal en feutrine, qui ne couvre que le tiers de sa grosse tête ronde. Il a une oreille vert pistache et l'autre rouge cramoisi et son mufle est rouge sang.

Il écoute le piano. Aujourd'hui c'est silence et soupîrs, sauf de temps à autre les quelques notes exaspérantes du début de Greensleaves qui sortent d'un vieux flipper, ou l'aboïement du chien dehors.

Il écoute et regarde. Il regarde les joueurs de billard. Les boules se frappent en silence, éclairées par un chandelier d'étain à cinq branches.

Il écoute et regarde les parasols et la cloche de bambous, dehors, qui fasseyent au vent du sud.

Il écoute et regarde le plafond tissé de chaume. Ici, le paillis est de blés, serrés à plat par deux rangées tête-bèche, dont quelques

épis pendent fanés et noircis de l'ancienne fumée de l'âtre gigantesque au mur du fond.

Il écoute et regarde le cliquetis de la chaîne du vieux vélo, qui s'est arrêté là par hasard, contre un vieux vaisselier.

Il écoute et regarde les tambours et les cymbales rangés dans le coin, en attendant le prochain boeuf des vieux du jazz provençal.

Il sent l'odeur des lampes à pétrole et celles des chandelles qui brûlaient en crépitant, au temps de la grande guerre.

Il écoute l'appel du poste à galène, celui-là même qui fit entendre De Gaulle le 18 juin.

Il écoute et regarde le percolateur que James Dean a dédié au patron de la begudo.

Il sent l'odeur du café et aussi celle de la poudre qui s'est échappée de la douille d'obus en cuivre, qui a fait grand bruit à la grande guerre et qui maintenant ne sent plus que l'odeur des fleurs sèches dont il est le pot.

Il est là, sage, à côté de moi, le gros ours. Il n'en finit plus de regarder, d'écouter et de sentir le bric à brac, le foisonnement, le capharnaüm, le cimetière, l'hétéroclite, le suranné, le désuet, des objets et des sons du passé. Son bistrot favori, c'est la Begudo lipeto, à Palette, avec l'accent du midi.

R. Tía

34. L'arbre



L'arbre devint plus net à mesure qu'ils avançaient. Quelque chose de surréaliste, un champ labouré, la terre gelée sous une fine couche de neige qui laissait poindre quelques tâches de terre à l'adret de chaque sillon. Au plus, ces tâches paraissaient noires, dans leur contraste avec la lumière blanche de la neige. Au plus près, elles étaient ocre rouge, révélée par le soleil – c'étaient des terres de Provence.

Au milieu de ce champ immense, l'arbre restait grand, incongru.

Non pas incongru dans sa solitude. De là où ils étaient, on devinait à son pied un puits en pierre. Évidemment, le puits: la source première autour de laquelle il y a eu d'abord un enclos cultivé, agrandi chaque année jusqu'à cette vaste surface qu'on imagine peuplée d'OGM quand vient l'été.

L'arbre, le paysan l'avait gardé. Pour l'ombre, pour marquer la source, comme un signal de propriété.

La source, de boueuse, était devenue puit, de main d'homme. Peut-être même y avait-il eu un cabanon, construit des pierres qui cassaient la charrue.

L'arbre n'était pas non plus incongru dans son feuillage. Maintenant les branches étaient nues, les feuilles depuis longtemps tombées, intégrées au labour. En décembre, les arbres sont nus, du moins ceux qui ont un port largement arrondi, comme les tilleuls, les châtaigniers... Les conifères, c'est autre chose.

Lui, l'arbre, était là, au milieu de son champ, dominateur: " C'est ici chez moi, hiver comme été". Comme tous les arbres, sans doute. Mais un arbre parmi les arbres se fond dans le bosquet. Va-t'on distinguer l'arbre au milieu de la forêt? Non, il reste anonyme.

Celui-là, c'était le maître du champ, le garant d'une histoire, le gérant d'une longue époque. Sa taille en témoignait.

Mais ce n'était pas cela l'incongru.

L'incongru, c'étaient ces oranges, ces fruits rouges accrochés aux branches nues, et ce tapis de neige, comme si l'on était dans l'improbable pays du père Noël.

Oranges! Le plus jeune l'avait dit: "Regarde, il y a des oranges sur l'arbre". C'est vrai, ces points rouges, on aurait juré des oranges, des grosses oranges, pas des mandarines. Le jeune avait dit ça sans réfléchir. Il n'avait jamais vu d'oranger et ça ne le gênait pas que les oranges restent sur l'arbre plus longtemps que les feuilles. Il prenait la nature comme elle était faite, un peu comme au supermarché.

Le plus vieux avait simplement répondu: "Des oranges? Hum!".

Ils marchaient depuis longtemps. Souvent le sentier était étroit. Alors, l'un derrière l'autre, une conversation n'est pas commode. Juste l'essentiel. Parfois, quand ils étaient dans une allée forestière un peu plus large, ils progressaient cote à cote et alors, il arrivait qu'ils se parlent plus longtemps.

Des oranges! Lui non plus, le vieux, n'avait jamais vu d'oranger. Mais des oranges en Provence, ça entamait son scepticisme. Israël, Jaffa, l'Espagne, la Californie... Ah oui! Peut-être les oranges amères que sa tante rapportait de Hyères pour faire le vin. Mais c'était de petites oranges. Et sur la côte, il ne gèle pas!

Dix mètres plus loin, en bordure du champ, l'aîné s'arrête soudain, surprenant le jeune dans ses talons, qui crut d'abord à un malaise. Mais non, au contraire, le vieux s'était redressé, cambré même, le regard fort, droit sur l'arbre.

Par mimétisme, le jeune vint à sa hauteur, essayant la pose, mais sans y mettre l'accent interrogatif.

"Incongru!", dit le vieux.

Le jeune ne connaissait pas le mot, mais il préféra faire comme s'il comprenait et resta silencieux. Le champ était trop grand et l'arbre encore trop loin pour qu'un nouvel indice se découvre.

Alors le vieux quitta le chemin de bordure et marcha droit sur l'arbre, sans un mot. On entendait la neige crisser sous le pas et l'arbre grandissait peu à peu.

Les fruits étaient bien rouges, ronds comme des oranges.

Ronds?

Le vieux s'arrêta de nouveau.

Non, maintenant qu'il s'approchait, ces oranges n'étaient plus des oranges, ça n'était plus la même rondeur. Le rouge était plus rouge. Plus près encore, on en voyait une peau lisse.

Alors il se retourna:

"Tu crois au père Noël?"

"De loin, on aurait dit..." se défendit le jeune homme.

Au toucher, c'était mou. Au couteau, il y avait la peau d'une tomate, beaucoup plus fine.

"Oúi, mais c'est pas une tomate!" s'énerva le vieux.

Le jeune risqua: "Ca se mange?"

Là, on sentit l'affrontement de l'expérience contre l'audace. Le jeune aurait bien goûté, mais jamais il ne se serait permis. Le vieux se serait bien abstenu, mais quelque part, cela pourrait lui faire perdre la face.

Après un long silence, il trouva l'argument:

"Sí c'était poison, ça se saurait!"

Alors il croqua.

Le fruit était blette, moitié pourri, moitié sucré.

Il recracha.

"C'est peut-être pas du poison, mais avec un goût pareil, on en mangera pas des kilogs!"

Le jeune se mit à tâter plusieurs fruits. Sur le coté nord, il en trouva un plus ferme.

"Ben ouí, c'est un kaki, celui-là, il est bon , un peu barbe-à-papa!"

Le vieux se sentit dépassé. Pour faire bonne figure, il goûta quand même un fruit ferme.

"Ouais, c'est quand même pas Capri!"

Il remit son sac sur l'épaule et reprís le chemin.

Le jeune le rejoígnit.

Ensuite, il ne s'est plus rien passé.

R. Tía

35. Retour



J'avais suivi la corniche pour ne pas perdre la mer des yeux. Les zébrures de la Major émergeaient de Marseille endormie dans l'ombre ; les îles Frioul happaient les premiers rayons jaunes du soleil. Dans la passe, le Kallisté entraît tout blanc dans la lumière de la baie.

Tout en haut, au bastingage du dernier pont, on distinguait quelques silhouettes. Elle était peut-être l'une d'entre elles, du moins, je l'espérais. Dans mon souvenir, l'arrivée à Marseille au moment où les brumes de la nuit irisent tous les reliefs et respirent le mystère, le grand vaisseau glisse sans bruit à la rencontre de la terre, entre Château d'If frappé de lumière et Marseille dont on devine à peine les vallons et quelques dômes, et bien sûr la Bonne Mère en contre-jour.

J'avais espéré qu'elle vive cette arrivée aussi intensément que je l'avais vécue. Au moins, les premiers mots seraient alors simples: "Étais-tu sur le pont pour l'entrée dans la rade?"...

Sa réponse fut évasive. Oui, elle avait jeté un œil par le hublot, pour savoir si l'accostage était proche. "Mais, tu sais, entre le réveil et l'arrivée, c'est un peu court, pour se préparer, pour déjeuner, pour la valise..."

Je n'ai pu que répondre sans enthousiasme, craignant de la vexer si je lui avais signifié qu'elle était passée à côté d'un grand privilège. Peut-être aurait-il fallu la prévenir, l'inciter par avance à se lever plus vite pour monter au dernier pont et sentir l'instant.

Nous n'avons pas eu non plus ce premier signe de reconnaissance, elle quelque part à un bastingage et moi sur le quai, ces premiers regards qui durent de longues minutes pendant que le bateau manoeuvre et déploie ses amarres. J'avais aussi espéré ces regards, ces regards muets, trop loin pour en saisir toute l'expression, mais suffisants pour un frisson de rencontre.

Là encore, j'avais faux, le port n'est plus ce qu'il était: on vous le ferme au nez, le port ; fermé aux terroristes, fermé aux sans-sésame.

Je l'avais retrouvé dans la salle des pas perdus. Pas perdus ! Donc trouvés ! C'est là qu'on se retrouve, comme on l'avait laissé pour certains, terriblement changé pour d'autres.

Elle, c'était entre les deux. L'envie de dire "c'était hier", et puis, non, une espèce de noblesse, une démarche qui ne s'attarde plus aux détails. C'est peut-être pour cela qu'elle n'avait pas guetté le soleil sur Marseille, ses enthousiasmes devaient être ailleurs.

-Tu veux passer par la Corniche

-Comme tu le souhaites

Dix ans auparavant, elle m'aurait conduite d'autorité jusqu'aux Goudes, ou au moins jusqu'au vallon des Auffes. On aurait mis les pieds dans l'eau au Petit Nice ou au Prophète.

J'ai pris par le centre pour être plus absorbé par la conduite.

Nous n'avons pratiquement pas parlé jusqu'à l'arrivée, Place de Pologne. Des banalités. Cet accueil trop difficile m'avait enlevé l'envie d'une initiative, d'une amorce de dialogue. J'avais l'excuse de la conduite, toujours un peu prenante dans le centre, entre les livreurs, les 4X4 cent gênes, les bus, les piétons et cette masse de vélo qui m'a toujours étonnée par ici.

Elle m'avait posé une seule question: "Est-ce que le poème de Hérédia est toujours inscrit sur la stèle de la plage du Prado?"

Je n'avais pas su répondre. J'avais été tellement interloqué que je n'avais pas eu la présence d'esprit de saisir la balle au bond. Il aurait juste suffi que je lui dise:

-Pourquoi me poses-tu cette question?

Mais... Sans doute un cycliste m'avait-il perturbé à cet instant précis. J'avais répondu bêtement:

-Je ne sais pas, il y a longtemps que je ne suis pas allé par là.

Et le silence était revenu. Je me souviens encore de cet espèce de no man's land de paroles, qui avait duré comme dans une salle d'attente d'hôpital. Le silence du destin, en somme.

Après, je me souviens d'un notaire obséquieux, avec qui nous sommes allés à Cassis. Il avait parlé tout le temps, le droit, le marché, toutes ces sortes de choses qu'un notaire expectore, qui m'auraient peut-être intéressé, mais que je n'avais pas envie d'écouter. Ses mots meublaient l'ambiance et cela m'avait un peu arrangé, en m'évitant de prendre l'initiative d'une autre

conversation. Avec le recul, je pense qu'elle aussi, ça l'avait arrangé, elle pouvait resté lointaine.

A midi, au restaurant, nous avons invité l'agence qui avait suivi la maison. Un vrai provençal, conteur comme un provençal, avec des histoires savoureuses ; je l'avais surprise à rire.

Au café, elle avait annoncé qu'elle reprenait le bateau le soir même, de Toulon, et qu'elle prendrait un taxi jusqu'au port.

Je revins à Marseille, désespéré. A Pointe Rouge, je m'étais assis au bord du quai. A la nuit, la mer était si calme qu'on y voyait le ciel s'y refléter. Je n'avais pas craché sur les étoiles, je n'avais pas pu.



R. Tía

Fin des nouvelles pérégrinées.

Aix, 1998 - 2008

